

CANAL PSY

Revue quadrimestrielle N°130 - Janvier-Février-Mars-Avril 2023 - 6,00 €

LES ÉCRITS

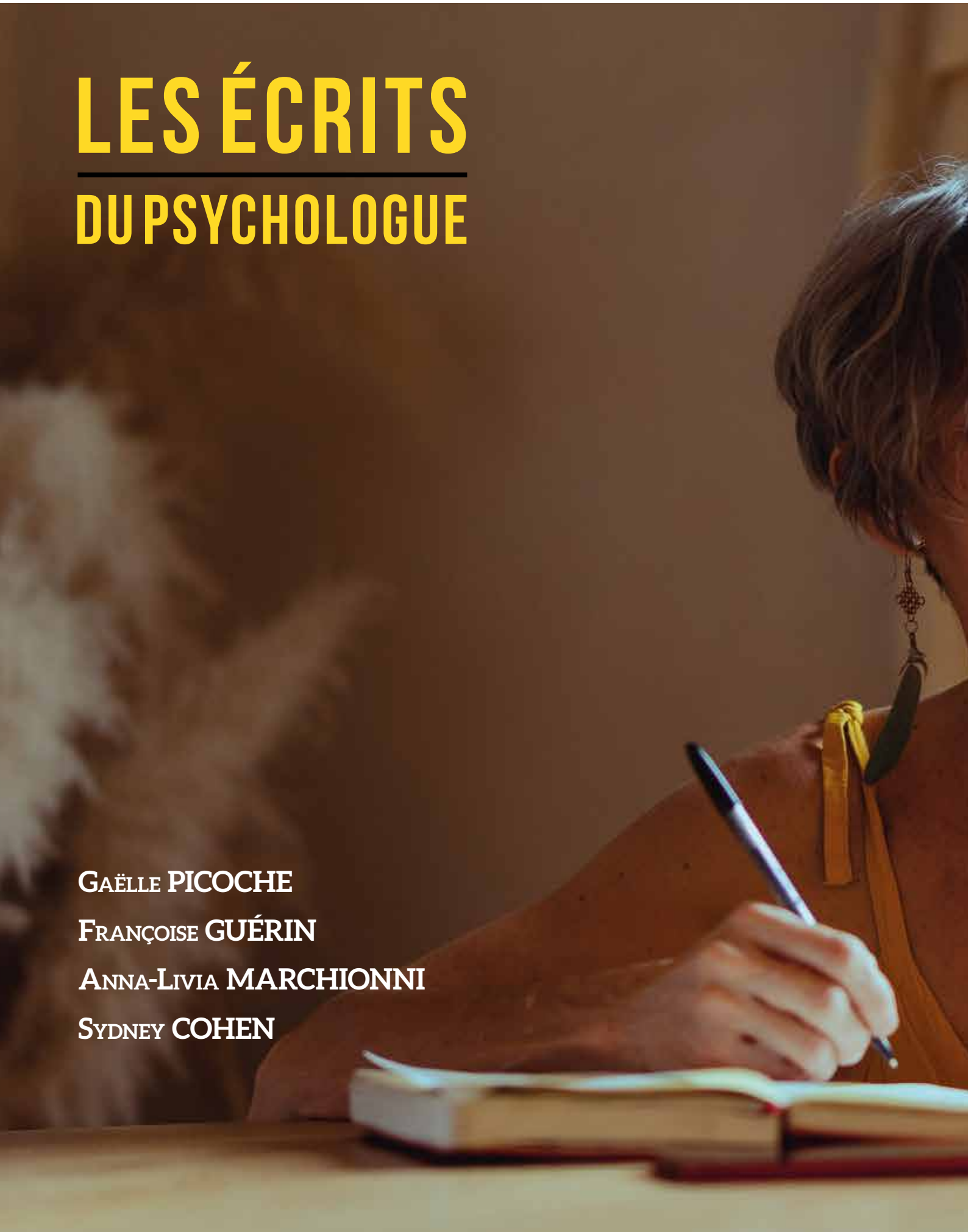
DU PSYCHOLOGUE

GAËLLE PICOCHÉ

FRANÇOISE GUÉRIN

ANNA-LIVIA MARCHIONNI

SYDNEY COHEN



COUP DE CŒUR

Timothée de Fombelle, illustration d'Isabelle Arsenault, 2018, *Capitaine Rosalie*, Paris, Gallimard jeunesse, 64 p., 12,90 euros

JEAN-MARC TALPIN

C'est quoi, la magie de lire ? Une phrase qui vient à point nommé et condense toute l'émotion :

« Je vois ma mère.

Je me redresse sur ma chaise.

Elle a le visage que j'aime. Celui des jours fragiles. »

Ce pourrait être un poème, c'est un poème qui ne s'en vante pas, qui se partage dans le fil du récit.

Après cela, on a juste envie de silence. Mais aussi de faire découvrir ce si beau livre, alors on fait un peu de bruit quand même. *Capitaine Rosalie* est publié par Gallimard Jeunesse, mais comme tous les grands livres pour la jeunesse, ce n'est pas une histoire d'âge.

Rosalie a cinq ans. Son père est à la guerre de 1914 dont on ne sait pas encore qu'elle finira en 1918. Sa mère est obligée de travailler, elle confie Rosalie tôt le matin à l'instituteur

bienveillant qui la laisse au fond de la classe, elle peut dessiner, écouter les grands... Mais Rosalie a un secret, elle est en mission, elle est Capitaine, Rosalie. Et elle a choisi un lieutenant, Edgar, le cancre, un cancre attentif, intelligent du cœur.

Dans une écriture simple, sobre autant que profonde, T de Fombelle, un des grands auteurs jeunesse (mais pas seulement !), créateur de Tobie Lolness, Vango, entre autres, nous fait vivre la vie toute simple, entre maison et école, courrier et silence, ou presque, sur la guerre (le maître n'a plus qu'un bras) d'une petite fille que le monde pousse à grandir pour comprendre les silences.

Et puis, ce texte est accompagné d'illustrations elles aussi tout en délicatesse d'Isabelle Arsenault. Adultes, osons les albums, ils nous ouvrent aux rêves autant qu'au monde :

« Et puis un jour, pour mon anniversaire, je reçois de la neige. »

ÉDITORIAL

RAPHAËL MINJARD

De quelque nature qu'ils soient, les écrits sont intimement liés au travail du psychologue. Des notes personnelles aux écrits institutionnels en passant par les transmissions aux équipes, les compte-rendu de bilans, les écrits à visée didactique et pour certains l'exercice de l'écriture romanesque, le psychologue est amené à faire avec la trace brute de l'expérience pour la rendre « lisible » à d'autres tout en maintenant vivant l'essence de la rencontre, sa qualité, sa singularité. Dans ce numéro 130 de Canal Psy, nous souhaitons éclairer ce « passage » à / par l'écrit avec un premier texte rédigé par Gaëlle Picoche, psychologue clinicienne. Ce texte, à visée didactique pour les psychologues en formation et les professionnels d'autres champs, propose une plongée dans le quotidien du travail d'un psychologue en Institution de la Protection de l'Enfance. Ce travail offre, à travers le récit du processus d'écriture d'une note d'Information Préoccupante, un regard sur une pratique clinique dans le champ du médico-social et donne à comprendre un peu plus avant les différents maillages des dispositifs qui s'y trouvent, en mettant en évidence la façon dont un éclairage clinique proposé à des services sociaux et des magistrats permet de faire émerger une dimension thérapeutique. Les précisions apportées dans ce texte sont fondamentales pour « sentir » les logiques cliniques empruntées en vue de protéger « au plus près ». À partir du premier regard clinique livré « dans » cette Information Préoccupante, l'auteure poursuit cette réflexion dans un second texte par une mise en perspective théorico-clinique qui donne à la fois une compréhension du cas présenté dans le premier article et présente également toute la portée interrogative et ouvrante de l'écriture. Le troisième texte de notre numéro 130 présente à la fois le parcours singulier d'une psychologue clinicienne, une perspective professionnelle et un rapport à l'écriture et ses transformations possible. Françoise Guérin nous invite à nous intéresser au travail minutieux demandé au psychologue romancier lorsqu'il s'agit de passer de l'écrit à l'image pour rendre compte « *des processus de l'analyse car ce sont des mouvements intérieurs, aussi forts que discrets* ». Elle nous amène par ce texte mêlant récit de vie, témoignage d'une évolution professionnelle et d'une passion pour l'écriture, à réfléchir sur « *comment témoigner du transfert, des défenses, du désir... comment représenter l'irreprésentable qu'est une séance ? Le cheminement intérieur, les associations, le transfert, la jouissance qui s'attache au dire, les effets de l'énonciation ?* » dans la transformation d'un écrit en la réalisation d'un film. L'arrière-fond de son propos présente également une réflexion sur la difficulté à soutenir la place de la psychanalyse tant ses processus sont insaisissables directement. « *Il y a des choses qu'il faut vivre en tant qu'expérience singulière. Le vivre pour le croire* », dit-elle. Le quatrième texte proposé par Anna-Livia Marchionni, psychologue clinicienne, docteure en sciences politiques et sociales et écrivaine, décale le regard vers une mise en perspective entre les écrits de recherche et les écrits littéraires en amenant une question centrale qui est celle de la connivence entre l'activité d'écriture et la folie. Elle nous offre à regarder l'écriture comme une forme de « travail » sur la réalité auquel « *s'adonnent volontairement l'écrivain et involontairement le sujet pris dans le délire* », en nous proposant de nous interroger sur ce en quoi ce travail sur la réalité, spécifiquement dans un roman, peut enrichir la compréhension de cette part de la réalité qu'il montre en la transformant. En soutenant qu'il est possible de faire des découvertes, d'approcher le monde sensible et subjectif d'un individu, voire d'en faire intérieurement l'expérience, en passant par l'anthropologie et l'écriture ethnographique, Anna-Livia Marchionni aborde l'écriture littéraire en tant que moyen d'exploration de la réalité. Son texte se termine sur une belle réflexion concernant l'écriture comme un moyen d'explorer l'expérience « d'être fou » adossée à l'hypothèse « *qu'écrire la folie d'un personnage amène à considérer sa folie, non pas en tant qu'aliénation, mais en tant qu'altérité* ».

Ce numéro 130 se termine par un entretien avec Sidney Cohen, psychiatre et psychanalyste, au sujet de son livre « Suivre Pauline » qui révèle le travail difficile avec une jeune femme toxicomane pour laquelle il décrit un travail d'écriture inévitable, mais mis en suspend pendant 35 ans. L'entretien nous emmène dans l'écriture qui traduit, qui transmet et qui permet aussi de rendre compte d'une approche, d'une méthode vivante de travail psychothérapeutique. Sidney Cohen, en nous rappelant que « *la psychanalyse au fond n'est bien sûr qu'une expérience humaine et comme toutes les expériences humaines on doit pouvoir en rendre compte de façon compréhensible* », nous permet aussi de penser un pont avec l'écriture qui, par « *le simple fait de traduire en mots les choses vécues, ressenties, leur donne corps, les fixe alors qu'autrement elles seraient beaucoup plus fugaces, à peine perceptibles* ». L'écriture se pose alors là entre les choses vécues, ressenties, et une manière d'en rendre compte, de les traduire, de les partager.

Je vous souhaite une belle lecture !

SOMMAIRE

Écrits du psychologue

Dans le champ du psychosocial, dans un cadre institutionnel, une approche clinique et thérapeutique de la relation entre enfance et parentalité. 1 ^{ère} partie par Gaëlle Picoche	p.5
Dans le champ du psychosocial, dans un cadre institutionnel, une approche clinique et thérapeutique de la relation entre enfance et parentalité. 2 ^{ème} partie par Gaëlle Picoche	p.13
Maman, j'ai raté le transfert ! par Françoise Guérin	p.20
Écrire ou délirer par Anna-Livia Marchionni	p.29
Entretien avec Sydney Cohen à propos de son ouvrage « Suivre Pauline » par Jean-Marc Talpin et Bruno Cuvillier	p.35

CANAL PSY

Directrice de la publication : Nathalie DOMPNIER, Présidente de l'Université, Nathalie.Dompnier@univ-lyon2.fr

Directeur délégué : Eric JACQUET, Eric.Jacquet@univ-lyon2.fr

Responsables de la rédaction :

Raphaël MINJARD, Raphael.Minjard@univ-lyon2.fr

Comité éditorial : N. BALTENNECK, M-A. BURIEZ, M. DOUMERGUE, E. JACQUET, R. MINJARD, L. MITSOPOULOU, F. OSIURAK, M. POUSSIN, S. ROUAT, et I. TAPIERO

Édition : Marc-Antoine BURIEZ, Marc-Antoine.Buriez@univ-lyon2.fr

Canal Psy est une revue du département FSP
et de l'Institut de Psychologie
Université Lumière Lyon 2

5, av. Pierre Mendès France - 69676 Bron Cedex
Tél. 04 78 77 24 76 - <http://psycho.univ-lyon2.fr>

Imprimé par RIME

ISSN 1253-9392

Crédits photos :

Couverture : Photo by Los Muertos Crew from Pexels

DANS LE CHAMP DU PSYCHOSOCIAL, DANS UN CADRE INSTITUTIONNEL, UNE APPROCHE CLINIQUE ET THÉRAPEUTIQUE DE LA RELATION ENTRE ENFANCE ET PARENTALITÉ

PREMIÈRE PARTIE

PORTÉE CLINIQUE ET THÉRAPEUTIQUE DE LA RÉDACTION D'UNE INFORMATION PRÉOCCUPANTE

GAËLLE PICOCHÉ

Psychologue clinicienne

Docteure en psychopathologie et psychologie clinique

Experte judiciaire en psychologie de l'enfant auprès de la Cour d'appel de Lyon

« ... ils se sont dépris comme on se déprend d'une emprise ou d'un amour... »

J. B. Pontalis

Note de la rédaction : certains passages de ce texte peuvent heurter les personnes sensibles.

Dans le présent article, nous souhaitons rendre compte de la genèse puis de la portée clinique et thérapeutique d'une information préoccupante redigée pour les services sociaux¹ dans le cadre de notre travail en tant que clinicienne dans une Maison d'Enfants à Caractère Social².

Dans la situation dont il sera question et en règle générale, les services sociaux sont les services « gardiens³ », ceux à qui les institutions accueillantes (type MECS) peuvent s'adresser aux fins de parler, échanger, réfléchir à propos des situations qui leur sont « confiées ». Selon les directions prises par les services sociaux, les contenus des échanges institutions/ser-

vices peuvent être transmis au magistrat qui, en dernier lieu est l'instance décisionnaire des lignes et des plis donnés aux situations « judiciairisées »⁴.

Nous espérons didactique la rédaction de cet article pour des étudiants psychologues « en herbe » qui pourront appréhender au plus près une partie du travail d'un psychologue en Institution de Protection de l'Enfance mais aussi pour les professionnels pratiquant dans d'autres champs. Entendre alors une pratique clinique dans le champ du médico-social (donner à voir comment un clinicien en institution peut s'adresser et travailler avec des partenaires hors institution), comprendre un peu plus avant les différents maillages des dispositifs existant en ce champ-là et lire un point de vue clinique de cet ensemble (comment peut être livré un regard clinique auprès des services sociaux et des magistrats afin que puisse émerger une dimension thérapeutique à l'écriture d'une note d'information préoccupante).

La situation globale à partir de laquelle nous travaillerons dans cet article est celle-ci : Deux petites filles âgées respectivement de 3 et 5 ans sont placées « en

1 Labréviation et l'appellation courante d'une Information Préoccupante est IP. Elle est un document adressé aux services sociaux à la différence d'un « signalement » qui l'est directement à la justice. Néanmoins, en écrivant une IP, il est fort probable – et nous savions que tel serait notre cas – que celle-ci soit transmise au Procureur ou aux Juges des Enfants. Dans notre travail de thèse ce point sera précisé plus avant. Nous rappelons que les services sociaux et magistrat sont des partenaires majeurs dans la clinique des enfants placés.

2 Labréviation et l'appellation courante d'une Maison d'Enfants à Caractère Sociale est MECS.

3 Lorsqu'un juge prononce une mesure de placement, il confie l'enfant ou la fratrie au Président du Conseil départemental qui, à son tour, le confie à ses services. L'Aide sociale à l'enfance (ASE) du Département devient alors le « service gardien » de l'enfant. 3 Lorsqu'un juge prononce une mesure de placement, il confie l'enfant ou la fratrie au Président du Conseil départemental qui, à son tour, le confie à ses services. L'Aide sociale à l'enfance (ASE) du Département devient alors le « service gardien » de l'enfant.

4 Certaines situations en Protection de l'enfance sont en effet seulement « administratives » et à ce moment-là le dernier interlocuteur et les décisionnaires sont les services sociaux. Il est fréquent que des situations administratives en leur début se judiciairisent aux motifs d'éléments et d'inquiétudes nouvelles apportés.

urgence» dans notre Maison d'enfants, dans le cadre précis du Dispositif d'accueil d'urgence⁵ à la suite d'une Ordonnance de Placement Provisoire ordonnée par le magistrat en charge de la situation des petites filles.

La structure du présent article est le suivant : Dans un premier temps, nous transcrivons et rassemblons la présentation par les services sociaux de la situation qu'ils souhaitent confier à notre maison d'enfants. Dans un second temps, nous transcrivons sous la forme d'une transcription « brute⁶ », l'Information Préoccupante rédigée lors du troisième mois de placement des deux petites filles. Cette information que nous avons personnellement écrite est le fruit un long travail de rassemblement, de relecture de prises de notes, de notre mémoire et de celle des personnes s'occupant d'elles (éducateurs et psychologues stagiaires notamment).

La méthodologie générale de notre approche pour l'écriture de cette information préoccupante et de cet article est celle que nous enseignons bien souvent à nos étudiants : Dans un premier temps, livrer au plus près le matériel clinique brut afin que le lecteur puisse être libre de penser ce qu'il découvre⁷. Dans un second temps, amener un regard clinique en proposant des hypothèses de pensées qui soutiendront notre réflexion plus générale.

Il est suggéré au lecteur de commencer par lire le fil des observations écrit dans un ordre chronologique afin de s'imprégner de l'histoire, de la dynamique du récit, de ses enchaînements et ses immobilisations.

5 L'abréviation et l'appellation courante de ce dispositif d'urgence est DAAU. Il est un Dispositif du Conseil Départemental accueillant des enfants de 0 à 18 ans en situation de danger imminent nécessitant un placement immédiat et faisant généralement suite une Ordonnance de Placement Provisoire (dont l'abréviation est OPP) ordonnée par le magistrat. Ce dispositif a pour fonction de protéger « en urgence » l'enfant tout autant que d'évaluer sur une courte période la situation en vue d'une éventuelle orientation. En général, chaque maison d'enfant possède 3-4 « lits » d'urgence. Dans le cas précis de Luna et Zoé la période d'urgence a duré un mois et ensuite elles nous ont été confiées (c'est ainsi le temps de l'orientation) pour un placement pérenne d'une année.

6 Si une large partie de l'information préoccupante est ici transcrite à l'état brut, elle est modifiée à certains égards pour des raisons de confidentialité.

7 Nous citerons à cet égard B. Blanquet, « Les observations cliniques rigoureuses doivent permettre un aller-retour entre la clinique et le travail de modélisation ou d'interprétation. Si cet aller-retour n'est pas possible, si on n'a pas la clinique au plus près de son déroulement, on en reste alors à la spéculation imaginative dont parlait Bion [...] ». Une psychanalyse ouverte, Ed Hublot, 2022, p.242.

Puis, de relire également le matériel pas à pas en gardant la mémoire du « tout ».

Présentation de la situation par les services sociaux lors de l'admission en urgence

Un des intérêts de cette présentation est de rendre compte de ce moment particulier qu'est la première rencontre entre un service social accompagnant la famille (ici depuis cinq années) et un service de placement. Comme indiqué précédemment, nous avons retravaillé cette présentation car au moment de son émergence, les éléments rapportés étaient moins rassemblés.

Contexte global

Depuis une année, un premier service de placement externalisé avait été ordonné par le magistrat à la suite d'une information préoccupante émanant de la crèche où était confiée Luna, qui faisait part de soupçon d'attouchement d'un oncle paternel sur la petite fille (soupçon sur le père également). La justice s'était saisie de l'affaire et avait mis en place un Placement externalisé⁸ pendant une année afin de sécuriser les choses le temps de l'enquête qui avait dès lors été ouverte. L'affaire a été classée sans suite, mais les intervenants du Placement externalisé et les services sociaux avaient trouvé au terme de cette année que la situation globale de cette famille était peu favorable au bon développement des enfants, en raison de l'insalubrité de leur lieu de vie (détritus jonchant le sol, présence de cafards, animaux maltraités), des absences répétées de Luna à l'école, d'une certaine violence de Monsieur sur Madame, corrélés à des attitudes inadaptées de la part des deux parents.

Du côté du père

Monsieur est sans travail, décrit comme un homme au comportement étrange, exerçant une emprise sur sa femme et mère des enfants, il se dit qu'il est probablement violent verbalement et physiquement avec elle. Il aurait huit autres enfants avec des femmes différentes, l'un d'eux serait en couple avec un des fils de Madame. Des enfants seraient nés de cette union

8 Dispositif de placement pour les mineurs pris en charge par les services départementaux de l'Aide Sociale à l'Enfance. Il s'adresse à des enfants pour lesquels une décision judiciaire/administratif de placement a été prise, mais dont la mise en œuvre se déroule à leur domicile. Un précédent article a été écrit en collaboration avec E. Bonneville où est expliqué plus en détail les particularités de ce dispositif. Revue Dialogue n°226, 2019.

et chacun d'eux aurait été placé rapidement après leur naissance. Monsieur a un frère, oncle des petites filles, il a été jugé et incarcéré pour viol sur mineur il y a une dizaine d'années.

Du côté de la mère

Madame est décrite comme vulnérable, ne comprenant parfois que difficilement ce qu'on lui explique, relevant du handicap et étant en invalidité depuis très longtemps. Elle aurait eu une fille (mariée depuis avec le fils de son mari) d'une précédente union. On apprendra qu'elle « joue » parfois à être sourde, en présence des travailleurs sociaux et de son mari. Elle est décrite comme étant gentille avec ses filles, mais très inhibée en présence de son mari.

Du côté des grands-parents et famille élargie

Le grand-père maternel aurait fait de la prison pour viol sur sa fille pendant des années, durant son enfance. Madame continue à voir son père et peut même y emmener ses filles en week-end. Nous ne savons rien sur la grand-mère maternelle. Aucun élément non plus n'est transmis à propos des grands-parents paternels.

Du côté des fillettes

Luna est décrite comme ayant de grandes difficultés à l'école, étant très renfermée avec un langage incompréhensible. Zoé serait plus ouverte, plus spontanée bien que son langage soit aussi incompréhensible. Il sera dit qu'elles sont dans un état de saleté important, ayant des poux et des infections urinaires à répétition. Au vu de leur présentation, les services sociaux semblent très attachés à ces petites filles.

Résumé de l'ordonnance du magistrat

Le dispositif d'accueil d'urgence devra évaluer la situation des petites filles pendant une durée de trois mois et au terme de celle-ci, un placement pérenne pourrait être envisagé. En l'attente, seront autorisés des appels médiatisés deux fois par semaine et un temps de visite au domicile des parents toutes les trois semaines le mercredi après-midi.

Que laisse apparaître cette présentation de la situation par les services sociaux auprès de notre service de placement ?

Afin de respecter la chronologie du cours des choses, nous livrons ici ce que nous avons pensé à l'époque de ces éléments transmis lors de la présentation de

la situation : Une Information Préoccupante datant de la crèche a donné lieu à la mise en place d'un placement externalisé qui est alors intervenu intensivement pendant une année auprès de la famille. Concomitamment à l'Information Préoccupante et au travail externalisé, la justice qui s'était donc saisie de cette information classe l'affaire sans suite. Par ailleurs, les enfants sont placés pour des questions de conditions de vie défavorables et le magistrat, alors qu'il est informé de tout le travail du service de placement externalisé, maintien des visites au domicile des parents ainsi que des appels médiatisés. Aussi, nous ne sommes pas en vigilance absolue lorsque ces petites filles nous sont confiées. Ce point sera repris dans notre troisième partie où seront soulignées les portées pathogènes des carences évaluatives des mesures de Placement externalisé.

Pendant ce temps d'évaluation des trois mois, une lecture différente de la situation apparaîtra jusqu'à la construction de cette Information Préoccupante aux services sociaux dont nous savions qu'elle serait transmise au magistrat. Il importe de noter que la méthodologie clinique de travail en protection de l'enfance possède des logiques pas tout à fait transposables à d'autres champs (à la fois propre au champ social et commun à toutes approches psychopathologiques/démarcation avec l'organique et le mythique...). Dans le cas particulier de la situation, nous avons préféré faire une IP plutôt qu'un signalement (qui aurait alors été directement transmis au Procureur), car nous avons déjà longuement échangé avec les services sociaux et nous savions qu'ils soutiendraient nos inquiétudes, ajouteraient d'autres pièces et transmettraient le tout au Juge des enfants et au Juge aux affaires familiales. Si nous avons été dans un cas de figure où nos positionnements n'étaient pas aussi partagés par les services sociaux alors nous aurions assurément fait un signalement.

Ces précisions sont fondamentales pour que le lecteur puisse « sentir » les logiques cliniques empruntées

pour protéger « au plus près », en tous les cas, celles qui furent les nôtres dans cette situation.

Transcription « brute » d'une partie de l'information préoccupante⁹ (ajouts de quelques commentaires concernant la méthodologie employée pour la rédaction de ce type d'écrit)

Les commentaires méthodologiques ouvrent la question de l'importance de la considération du monde interne à laquelle sont, ou non, quotidiennement référées les pratiques institutionnelles. La portée critique de cette question est fondamentale dans le contexte culturel actuel et sera traitée plus avant dans la poursuite de notre travail.

Questions et enjeux afférents à cette IP : Modifications des modalités de visite au domicile parentale ? – Modification du rythme des appels médiatisés – Enquête sur des faits de violences sexuelles exercées sur Luna et Zoé dans le passé et lors des visites actuelles

Par le présent courrier, je souhaite informer officiellement (car des échanges oraux ont eu lieu de façon récurrente) les services gardiens des inquiétudes que l'ensemble de la maison d'enfants porte concernant la situation de Luna et Zoé arrivées chez nous en placement d'urgence depuis le...

Dans ce type de courrier, et de notre point de vue, il est important de transmettre que les inquiétudes sont portées par un ensemble de personnes travaillant auprès des petites filles, cela a souvent une portée plus significative.

Par ailleurs, il nous paraît important de transcrire les observations, pensées et ressentis de façon progressive et chronologique. Il semble également utile de bien spécifier les sources de celles-ci, faire ressortir éventuellement les différences de points de vue et montrer les processus par lesquels ils auraient pu se rencontrer afin d'arriver à une position commune.

Début de placement

Lors du début du placement, les deux fillettes étaient dans un état psychique et physique assez déplorable, leur langage verbal était extrêmement en retard eu égard à l'ensemble des enfants de leurs âges respectifs, elles tenaient des propos

⁹ La note d'information étant retranscrite à l'état « brut », elle est écrite avec l'emploi du pronom personnel « je » comme ce fut le cas dans la réalité.

peu compréhensibles. Elles étaient terrifiées la nuit et les passaient de manière très agitée et entrecoupée.

Progressivement, au temps du placement, nous avons constaté une évolution favorable des fillettes dont le langage évoluait et les troubles répétés s'atténuaient. Cliniquement, il est possible de dire qu'il y eut une reprise significative du développement physiologique et psychique.

Corrélativement à ces observations globales et constats, les visites chez les parents avaient lieu les mercredis toutes les trois semaines sur un temps déterminé et nous ne constatons pas de dégradations psychiques massives lors des retours de visite. Cependant, plusieurs détails et éléments nous alertaient, nous avions l'intuition d'un écart entre le fait que les appels médiatisés et les visites au domicile des parents étaient maintenus et le fait que les enfants présentaient des troubles traduisant possiblement des traces importantes de modalités relationnelles non intégratives (la précision de la clinique du traumatisme évoquée précédemment est à cet endroit) au développement de leur Moi.

Transcription des éléments du côté des petites filles

– L'élément le plus inquiétant était leur immense difficulté à parler un langage compréhensible par tous, elles semblaient ne se comprendre qu'entre elles et donnaient l'impression de la création d'une sorte de néo-réalité langagière. C'était d'ailleurs très attendrissant de les entendre discuter pendant des heures avec des mots qui n'existent pas, des phrases recomposées, inversées et mélangées à leurs inventions.

– Elles ont immédiatement dans le premier temps des rencontres que j'eus avec elles, eu des propos tels que « papa, tape fort avec bâton, tape aussi chien », « crie beaucoup », « et aussi sur maman... », « papa fait peur », « trop peur papa ». Quelques mots auraient-ils alors été sélectionnés par leur intelligence afin de se faire comprendre ?

– Les très grandes difficultés et craintes de Luna à prendre sa douche. Les éducateurs ne comprenant pas pourquoi elle avait de telles craintes alors qu'ils prenaient des précautions pour « adoucir » ce temps de la douche, ils mettaient en mots, préparaient à l'avance les choses, etc. Malgré tout, une peur persistait et Luna ne pouvait rien en dire.

– Nous étions interpellés par la récurrence des infections urinaires de Luna et le constat régulier de leur plainte à toutes deux : « j'ai mal à la minette ». Nous les avons régulièrement amenées chez le médecin pour soigner, soulager, mais en-

core une fois sans parvenir à comprendre l'origine de ces maux. Rien n'a été détectable par le médecin. Pas de rougeur ni d'irritation. Nous avons tous eu de la difficulté à comprendre ces choses qui paraissaient difficiles à clarifier.

- Hurllement et terreur de Zoé lorsqu'elle entend l'alarme de la maison d'enfants.

- Terreur nocturne importante de Zoé qui est souvent retrouvée en pleurs et cris durant la nuit dans son lit.

- Troubles importants des liens avec les adultes : collage/distance/agrippement à l'adulte.

- Luna à qui j'ai fait passer un bilan psychométrique (WISC) est très abîmée cognitivement, elle s'abêtit beaucoup à l'endroit des items de compréhension du monde tandis qu'elle a une intelligence qui peut être efficiente dans le domaine logico-mathématique (14 en Matrice par exemple)

Transcription des «détails» et ressentis côté «soignants»

- La récurrence des observations inquiétantes faites par les éducateurs médiatisant les appels deux fois par semaine. En effet, ils rapportaient très souvent les affects compliqués que faisait vivre le père lors de ces appels qui se déroulaient « en Visio ». Impression de brutalité avec les animaux - impression d'emprise sur la mère des fillettes - impression que Madame était apeurée de son mari - Monsieur est très souvent en tenues/non-tenues vestimentaires inadaptées à la situation (torse nu notamment) - impression d'une atmosphère malsaine.

- L'éducatrice référente des enfants rapporte que le père est beaucoup dans la séduction avec elle.

- Lors d'un retour de chez ses parents et alors qu'incidemment Zoé passait dans mon bureau, je lui demandai comment s'était passé le temps chez papa et maman, je perçus soudainement, mais très clairement une désorganisation de son visage et un ahurissement dans ses yeux. J'ai alors gardé précieusement cette image en tête car je ne savais pas véritablement comment l'appréhender. Sur le moment j'en avais parlé à Zoé, mais elle n'en disait rien et se précipitait sur ses jeux comme dans une attitude stéréotypée et d'évitement.

Dans cette partie susmentionnée, il m'a semblé important de distinguer la description des symptômes observés à l'endroit des enfants de celle du monde « soignant » où est davantage considérée la dimension moins objectivable de leurs ressentis.

Progressivement et soudainement, le rythme des visites s'intensifie : les inquiétudes grandissantes sont partagées par tous

Depuis janvier et je crois que cela correspond au moment où le rythme des visites s'est intensifié (le rythme d'une fois toutes les trois semaines devenu une fois tous les quinze jours), nous avons constaté une « dégradation progressive » des filles.

- Sentiment général des éducateurs : Immense tristesse qui est apparue chez Luna - régression de son langage oral, il devenait difficile de la comprendre à nouveau - rigidité et crises caractérielles. Aucune possibilité pour Luna de dire ce qui se passe pour elle. Attitude très fermée.

- Zoé : Son état général n'était pas aussi perceptiblement modifié que celui de sa sœur.

- Lorsqu'en séance sont évoquées les visites chez les parents, l'attitude des fillettes est de manière récurrente identique : Luna dit « oui c'était bien » mais son visage reste très fermé, renfrogné et colérique. Zoé quant à elle dit « non, pas bien » et son visage est identique à celui de sa sœur, très fermé et colérique, elle accompagne également ses quelques mots d'un non de la tête.

- Vignette clinique écrite par ma stagiaire datant du 23 décembre illustrant ce point : Au retour de leur visite [...] Alors que je suis assise sur le lit de Zoé, la petite fille s'installe sur mes genoux et cherche à attraper mon cou de ses deux bras. Je lui demande si elle a passé un bon moment chez ses parents. Zoé me répond : « Non ! », en secouant la tête. Parallèlement, alors que Luna colorie, elle confie à Agathe (autre psychologue stagiaire) que « Zoé dit des bêtises. » et que c'était « bien » chez maman. Zoé continue de me dire : « Non, non, non », et secoue rapidement et brutalement sa tête de gauche à droite. Je crains qu'elle tombe et la tient en mettant mes mains dans son dos (elle est toujours assise sur mes genoux). Je lui dis : « Mais ça a l'air de secouer la tête tout ça ! ». Quand je demande à Zoé ce qu'elle a fait l'après-midi, celle-ci me répond : « Rien ».

- Observations rapportées par l'éducatrice référente des fillettes : Lors d'une rentrée du temps de visite parents, une jeune fille de 13 ans de la Maison d'enfants (Sénada) lui a dit que Luna « avait confié des secrets qu'elle n'avait pas le droit de dire ». Lorsque l'éducatrice insiste délicatement pour savoir quels étaient ces secrets qu'on n'avait pas le droit de dire, Sénada dira « moi au moins, mon père, c'est pas un violeur ». À nouveau, peu de possibilités de parler de cela ni avec Sénada ni avec Luna.

- Quelques jours après la dernière visite au do-

micile des parents et lors d'un appel médiatisé, l'éducatrice référente, qui était sortie deux minutes de la pièce où Luna téléphonait (car un enfant s'agitait derrière la porte) en revenant a entendu Luna dire à son père « oui, promis, je dis rien ». À nouveau, aucune possibilité de reprise avec Luna n'a pu avoir lieu.

– Observations de mes stagiaires suite au dernier retour de visite : Luna descend du toboggan, marmonne quelque chose que je ne comprends pas puis j'entends : « je veux me faire mal ». D'abord peu sûre d'avoir bien compris ce qu'elle m'a dit, elle se met ensuite à genoux sur le toboggan et tape sa tête dessus. Une éducatrice arrive, demande aux enfants comment ils vont. Je lui dis alors : « Je crois que c'est un peu difficile pour Luna cet après-midi, elle est très en colère et elle n'arrive pas à savoir pourquoi ». Luna fait une mimique d'énervement à l'éducatrice. Elle se déplace ensuite à différents endroits, plus ou moins en hauteur et en équilibre, en verbalisant : « regarde là je vais tomber, regarde je vais me faire mal, regarde là je vais sauter ». À chaque fois, je lui réponds que je suis inquiète qu'elle se fasse mal, et elle continue de me dire : « oui, mais là je vais me faire mal hein ». Il arrive un moment où elle dit : « à l'aide, à l'aide », penchée entre deux marches de l'échelle (peu en hauteur). Je lui propose alors de l'aider. Elle refuse un temps, puis accepte, et au moment où je place mes mains sous ses bras, elle se laisse complètement tomber dans mes bras, contre moi. Je recule, elle reste adossée à moi quelques secondes, de tout son poids. Je lui verbalise qu'elle a envie qu'on la porte un petit peu, qu'on la soutienne. À partir de ce moment-là, elle se mettra près de moi, discutera davantage en verbalisant ce qui se passe autour d'elle.

Soudainement, les visites sont suspendues pendant 6 semaines en raison du confinement de notre maison d'enfants : la parole se libère, la joie s'installe.

– Depuis le jour où a été officiellement annoncé le confinement et la suspension de tout mouvement extérieur à la maison d'enfants, les éducateurs ont été surpris du sourire revenu de la part de Luna. Elle n'a pas pu expliquer cela, mais à ce jour ce sourire est toujours d'actualité et les éducateurs confirment leurs impressions d'une joie de vivre enfantine inédite sur le visage et les attitudes de Luna.

– Parallèlement à cela, nous avons assisté au déploiement de la parole de Zoé à partir de la situation suivante : Zoé nous dira qu'un garçon de la maison d'enfants, Lucas, est venu dans sa chambre un vendredi soir et qu'il lui a fait « des choses ». De jour en jour, elle dira que c'était « des choses sur la minette », puis que ce n'était pas la

première fois, puis que Lucas lui disait que si elle racontait ça, alors il déclencherait l'alarme¹⁰.

– Lorsque la parole de Zoé s'est libérée pour progressivement « dénoncer », dire, ce que lui faisait Lucas, elle a continuellement associé dans un discours mélangé son père, sa mère et le bâton. Lors de ses associations verbales, elle a dit à son éducatrice référente que « papa tapait avec le bâton dans le dos, les fesses et entre les jambes ». Lorsque l'éducatrice a demandé comment entre les jambes, Zoé a montré et mis sa main sur sa culotte (de mémoire, Zoé était en train de se mettre en pyjama).

– Dernièrement, Zoé a pu confier à son éducatrice qu'elle avait dit à sa maman que si un garçon rentrait dans sa chambre et l'embêtait, « maman m'a dit de crier ». Comment se fait-il que la maman n'en ait pas informé la maison d'enfants ?

Un premier regard clinique. Quelques hypothèses de pensées

Les observations attentives des fillettes et de leurs parents (à travers et à partir des liens que nous avons avec eux, principalement téléphoniques « en Visio ») amènent à un tableau clinique très cohérent où d'un côté il y a des troubles très importants du côté des enfants et de l'autre des éléments « étranges » repérés chez les parents.

Aujourd'hui et en corrélation avec la suspension des visites (suite au confinement), nous avons le sentiment que nombre de détails se lient entre eux et de ces liens naissent de très vives inquiétudes concernant le développement des enfants sur un mode de troubles relationnels précoces.

Les observations rapportées dans ce courrier me paraissent être des indications de la dimension dysfonctionnelle du contexte familial dans lequel ont possiblement évolué les enfants tout autant que la dimension pathologique de leurs mécanismes de défenses corrélée aux troubles de leur développement.

Nous identifions principalement deux niveaux de traumatismes qui s'originent à la fois du côté de la mère et du côté du père.

Du côté mère : De son lien traumatisant avec son

¹⁰ La situation fut ainsi portée à la gendarmerie et dans les mains de la justice. Lucas a par ailleurs été exclu temporairement de l'établissement afin notamment de protéger la parole libérée de Zoé. Cette exclusion eut lieu trois jours après le début des « dénonciations » de Zoé, cette rapidité non habituelle l'a été en raison du fait que Lucas avait une affaire précédente où il avait été reconnu coupable de faits d'attouchements sur une enfant de 5 ans quelques mois auparavant.

père par les viols répétés de son enfance, elle développe une intelligence qui semble fonctionner à deux vitesses. Elle peut par exemple discerner le danger : « si Lucas vient dans ta chambre, tu cries », mais n'ira pas plus loin afin de rendre efficace sa capacité de discernement, elle n'appellera pas la maison d'enfants pour « prévenir » et transmettre. Elle peut entendre, mais quand en certaines situations, c'est trop effractant, elle joue à être sourde et mutique, alors qu'elle ne semble présenter aucune surdité lorsqu'elle est en seule présence de ses filles et de l'éducatrice référente. Les grands traits de l'histoire et du développement de la maman induisent des carences parentales majeures lorsqu'il s'agit d'aider ses enfants. Pour autant ce qu'on perçoit comme encore vivant dans son intelligence est à l'identique dans ses capacités affectives, « aucun travailleur social n'a jamais relevé de malveillance de la maman envers ses filles, au contraire il a davantage été perçu des aspects doux et bienveillants. » Nous sommes d'ailleurs bien au regret de ne pas avoir d'éléments sur sa propre mère et sa grand-mère, car on imagine qu'elle aurait pu faire, auprès d'elles, des expériences de relations très différentes de celles auprès de son père.

Du côté père : Dans son paysage, il y a son frère déjà incarcéré pour viol, qui a fait l'objet d'une information préoccupante concernant sa nièce, Luna. Nous savons qu'il a dix enfants et d'après nos souvenirs, il semblerait qu'il n'ait pas le droit de les voir (à creuser, car cela est extrêmement important pour la compréhension de la situation). Les bizarreries, séductions et comportements systématiquement étranges du père témoignent de son incapacité à considérer ses filles dans le pli même de leurs petits âges. Les yeux ahuris de Zoé et la désorganisation de son visage à l'évocation de cet après-midi passé chez ses parents en sont probablement les témoins.

Nous voyons les carences parentales majeures (à nouveau, apparaît le point précis du traumatisme) en ce qu'elles relèvent d'une incapacité d'implication emphatique et rythmique¹¹ à laquelle se surajoutent des comportements traumatogènes. Dès lors, les Moi encore immatures des enfants ont dû mettre en place des défenses très coûteuses pour survivre à un afflux d'excitations désorganisatrices, angoissantes, douloureuses, prématurément érogènes. En d'autres termes, nous pouvons dire que les capacités de défense, de régulation et de transformation ont été débordées pour leur Moi en développement. Le problème dans l'émergence de ces défenses est

qu'elles sont très coûteuses pour l'individu, qui est comme confronté à la nécessité permanente de maintenir un fonctionnement défensif. C'est à ce moment-là que les défenses deviennent problématiques, elles deviennent fixes, rigides et donc pathologiques. Toute l'énergie du Moi est mise à ce service, monopolisée par les défenses au détriment des autres secteurs d'activité psychique en particulier les activités de liaison des expériences, d'élaboration et de reprise signifiante, mais également les activités de découverte, d'apprentissage et de création, les immenses difficultés langagières des fillettes en est à mon sens l'exemple le plus représentatif.

Ces différentes observations et hypothèses de pensées soulignent possiblement les capacités de cette famille à cacher/ne pas dire, séduire et anesthésier les pensées de leurs interlocuteurs. Nous avons mis un temps assez long pour nous apercevoir du fonctionnement traumatogène de ces parents sur Zoé et Luna. Nous avons peu d'éléments sur ce qu'en a pu dire le placement externalisé qui est intervenu au domicile pendant une année.

Je me demande alors (et peut-être est-ce le principal objet de ce courrier d'information pré-occupante) s'il n'y a pas des éléments que nous n'aurions pas perçus autour de faits de violences sexuelles de la part de l'entourage familial sur les enfants. Quel est ce bâton qui fait mal, qui fait peur, qui va entre les jambes et sur la culotte ? L'expression du visage de Zoé en début de placement et le sourire retrouvé de Luna en ce temps suspendu de confinement auraient-ils raison des possibles non-dits de leurs parents ?

Un début de réflexion dans un temps «hors courrier»

De notre point de vue, cette observation montre comment se déconstruit une vie, celle d'une famille, et comment il est possible d'en concevoir la reconstruction. L'histoire de Luna et de Zoé traduit la primauté de l'interaction enfance parentalité sur le seul symptôme isolé de sa genèse. C'est dès la crèche qu'une information préoccupante est signalée pour Luna alors âgée de six mois, préoccupation en lien avec la sensibilité, la proximité et la compétence entre le personnel médico-éducatif et le bébé. Cette information sera considérée sans suite par le monde social et judiciaire, celui peut-être de l'école maternelle plus à distance de l'enfant. Pourtant il apparaît que les petites ont des infections urinaires à répétition.

¹¹ Nous empruntons cette expression très précise à D. Thouret. La complexité de son sens sera précisée dans notre travail de thèse et référencé notamment à H. Rosenfeld, S. Resnik, H. Maldiney et E. Pickler.

Les choses ont malgré tout fait leur chemin... Aux mauvais traitements des enfants, il convient d'ajouter le mauvais traitement des chiens, régulièrement battus, voire tués par le père, au point qu'il apparaît en matière de protection que la SPA est en avance sur la protection de l'aide sociale à l'enfance ; le premier service de placement dit « externalisé », intervenant au domicile a préconisé au juge le placement en institution des enfants avec un maintien des droits de visite libres le week-end. C'est ainsi que notre Maison d'enfant « accueillante » et « observant » les comportements des enfants et des propos qu'ils rapportent, y compris lors des retours du domicile des parents autorisés par la justice, les services sociaux, qu'une nouvelle information préoccupante s'impose.

Mais dans le même temps, la difficulté du suivi des interactions entre l'enfant et sa parentalité n'est pas vraiment modifiée lorsque Luna et Zoé sont placées à des fins d'observation dans notre institution. Lors d'une absence du veilleur chargé de surveiller les chambres la nuit, un enfant de douze ans suivis judiciairement pour avoir été à l'origine d'une précédente et récente histoire d'attouchement, ne manque pas de tromper la vigilance du veilleur remplaçant et non informé du risque qu'il représentait pour aller passer le début de soirée dans la chambre de Zoé. La petite en informera sa mère qui n'en a rien dit à l'institution. La chose ne sera connue qu'à partir des échanges entre les enfants.

En filigrane et dans une première écoute, nous apercevons l'aspect pathogène du flou et de l'imprécision tout autant que les possibles portées intégratrices de la précision¹² et du « soigneusement ». Ces premières impressions seront confirmées dans les suites de notre écoute et du soin apporté à la situation de cette famille. Cette IP retranscrite et nos progressifs axes de réflexion choisis nous ont permis de rendre visible les différents moments du travail de la pensée clinique aux prises avec une clinique des carences parentales et nous ont amené à dégager principalement deux points : l'importance de l'originarité¹³ entre enfance et

parentalité dans la genèse de la psychopathologie – la pratique institutionnelle comme potentialité résolutive à celle-ci (Appell, G., 2005).

Nous proposons dans un second article de poursuivre notre analyse dans ce temps « hors courrier » sur la situation de Luna et Zoé.

Bibliographie

- Appell, G. (2005). Introduction. Dans : Geneviève Appell éd., *Prendre soin d'un jeune enfant*, 15-20. Toulouse : Érès. <https://doi.org/10.3917/eres.tardo.2005.01.0015>.
- Blanquet, B., & Ciccone, A. (2022). *Une psychanalyse ouverte : voyage au cœur des apports d'Albert Ciccone*. Larmor-Plage : Éditions du Hublot.
- Picoche, G. & Bonneville, E. (2019), *Revue Dialogue* n° 226.
- Rosenfeld, H. (1990). *Impasse et Interprétation*. Paris : PUF.

12 Dans le second chapitre d'Impasse et Interprétation, H. Rosenfeld traite de « certains facteurs thérapeutiques (implication empathique et rythmique de soi, souplesse de l'analyste) et anti-thérapeutiques (interprétations vagues, à contretemps, rigidité de l'analyste, imprécision) » (1990, p. 10)

13 La notion d'originarité est ici employée dans le sens dont elle a été pensée par la philosophie de la phénoménologie (philosophie s'intéressant à la façon dont les choses nous apparaissent ou nous sont données dans l'expérience humaine la plus concrète). Elle renvoie « à ce qui prime en soi ou dans l'ordre de la fondation » écrit

Julien Farges. L'origine, si elle doit être autre chose qu'un flatus vocis, doit correspondre au lieu d'émergence du matériau philosophique, rendre compte de sa formation et son déploiement concret.

DANS LE CHAMP DU PSYCHOSOCIAL, DANS UN CADRE INSTITUTIONNEL, UNE APPROCHE CLINIQUE ET THÉRAPEUTIQUE DE LA RELATION ENTRE ENFANCE ET PARENTALITÉ

DEUXIÈME PARTIE

RASSEMBLEMENT SELON LA DIACHRONIE ET LA SYNCHRONIE SUR TROIS GÉNÉRATIONS DANS LA FAMILLE

GAËLLE PICOCHÉ

Psychologue clinicienne

Docteure en psychopathologie et psychologie clinique

Experte judiciaire en psychologie de l'enfant auprès de la Cour d'appel de Lyon

Du côté de la mère: attaque de la pensée, surdité et mutité

En point de départ, on découvre la maman des fillettes comme très atteinte dans son développement cognitif, son histoire révélant des viols répétés de la part de son père lorsqu'elle était enfant. Nous apprendrons qu'elle envoie ses filles chez son père alors qu'elle sait qu'il la violait. Nous entendons également comment la mère dira à Zoé à propos de Lucas «il faut crier», mais n'en appellera pas pour autant la Maison d'enfants – lieu de vie – afin que nous puissions nous inquiéter de la situation. On apprendra que la mère peut jouer à être sourde lors de réunion avec les travailleurs sociaux en présence du père. On entend également le témoignage des éducateurs ayant de «drôles d'impressions» lors des appels téléphoniques, ils trouvent que la mère est très différente selon que son mari est présent ou non. Son lien aux fillettes est également très différent en dehors de sa présence. Avec son mari, elle dit qu'elle n'entend rien, elle ne parle presque pas.

Depuis le début, aux origines de l'histoire de cette maman, il y a une histoire de père qui fait peur, terrorise, entrave les capacités naturelles de liaison de l'enfance. Nous sommes dans un monde d'agir intrusif coupant et cassant les processus de transformation et conduisant cette maman à faire des enfants avec un homme peu ou prou similaire à son père. La patho-

génie du père et du mari entraîne la dissimulation, les agirs de ne pas entendre et de se taire. Pour preuve de ces capacités de liaison enfantines coupées, l'incapacité de transformation de la violence du père: un mari presque similaire, une intelligence en panne, une vie sans travail et une invalidité définitive, les choses progressent à l'envers.

Nous voyons comment en dehors de la présence de son mari et en présence de l'éducatrice médiatisant l'appel et de ses filles, son rapport au monde devient presque radicalement autre. «Cette maman est transformée quand son mari n'est pas là». Aux défenses de la surdité sont opposées l'ouverture et l'écoute au monde. Qu'est-ce qui rend possible une attitude si différente en la même personne? Deux choses notables: Nous n'avons malheureusement pas d'information sur la maman de Madame, mais nous pouvons faire l'hypothèse qu'elle a pu permettre à sa fille d'expérimenter un lien plus doux. Aucune malveillance n'a jamais été énoncée par les travailleurs sociaux de cette maman sur ses filles. Au contraire, chacun est unanime pour dire que Madame est très douce avec ses filles – La reprise de la capacité de parler et d'échanger dans ces temps d'appels, médiatisés régulièrement par l'éducatrice référente, rendent compte certainement de la qualité de son écoute aussi attentive qu'emphatique. À la pétrification de la parole en

présence de son mari vient se déployer une mise en récit débutante.

La rencontre avec le monde de la protection de l'enfance permettait-elle une reprise de sa capacité à parler dont l'implication emphatique et rythmique serait l'intégrant transformant¹ ?

Du côté du père: les complicités du pouvoir hypnotique du narcissisme destructeur²

Nous ne disposons que de peu d'éléments pour « dire quelque chose » du père, il apparaît en arrière-fond comme une ombre d'objet déposée sur les sujets et les atmosphères. Il manque l'ouverture à son histoire qui permettrait d'avoir une intelligibilité des engendremens et ainsi sortir de l'enfermement et la répétition des symptômes.

Ce que nous savons des effets d'ombres du père est qu'ils s'accompagnent de la surdité de son épouse, de la cécité des services sociaux, de la complicité dans le silence de Luna et des désorganisations du visage de Zoé. Le champ familial, social et judiciaire sont ainsi engloutis et embarqués dans les jugs de ce qu'il est possible de nommer comme une emprise violente, qui opère aussi sur le mode de pensée. Réfléchir à l'endroit de tous ces champs, sentir le père comme un des points de l'origine fondamentale de la situation sans pouvoir ouvrir son histoire, constitue certainement un symptôme révélant en son inverse les problématiques afférentes aux emprises psychiques. L'ordre du discours et de la compréhension sont comme forcloses, les angoisses primitives archaïques se posant sur le langage. Rappelons-nous les paroles surprises par l'éducatrice de la part de Luna raccrochant au téléphone avec son père « oui, ne t'inquiète pas papa, moi dirai rien » et celle de Carmelita, « Luna m'a dit des secrets, je peux pas dire. Moi au moins mon père c'est pas un violeur ». Nous sommes sauvés, la vie pulsionnelle est là et jaillissante au milieu des ombres, Luna a quand même parlé à Carmelita qui, de sa spontanéité enfantine, nous a lancé des bribes de parole inattendues et remettant la pensée en mouvement.

¹ Nous aborderons plus précisément la question du monde du handicap et de celui de la protection de l'enfance dans notre thèse. En effet, nous soutenons l'idée selon laquelle il y a une richesse dans le champ du psychosocial prenant à « contre-pied » les idéologies contemporaines affranchissant la pathologie de la relation.

² Cette notion est formulée par H. Rosenfeld.

« De même que le sourire éclaire un visage indifférent et dispose le partenaire à la confiance, à la civilisation, à la salutation cordiale, de même le je-ne-sais-quoi institué entre les ipsités closes un certain état d'ouverture et de mutuel accueil : la grimace close et le rictus figé se dégèlent en sourire, le malentendu et la bouderie cèdent à la vivante amitié ; là où les monades se regardaient comme des chiens de faïence, le courant de la vie circule à nouveau. C'est ce que Bossuet exprime en termes magnifiques et touchants quand il parle des larmes de la consolation : "Mais ceux qui pleurent d'amour et de tendresse, qu'en dirons-nous ? Heureux, mille fois heureux ! Leur cœur se fond en eux-mêmes, comme parle l'Écriture, et semble vouloir s'écouler par leurs yeux. Qui me dira la cause de ces larmes ? Qui me la dira ? [...] le plus souvent, c'est je ne sais quoi qu'on ne peut dire". »

(Jankélévitch, 2014, p.107)

Afin de comprendre plus avant la problématique de l'emprise évoquée précédemment, nous aurons recours à la notion du narcissisme destructeur tel que pensée par H. Rosenfeld et le corrélatif du pouvoir hypnotique à celui-ci.

À l'expérience de l'analyse de la psychopathologie, H. Rosenfeld fait le constat que jusqu'à présent, le narcissisme libidinal n'avait pas été différencié du narcissisme destructeur, faisant ainsi référence à S. Freud et posant un regard critique sur sa façon d'envisager la notion de narcissisme. Il écrit :

« Pour comprendre ses patients et progresser avec eux, j'avais qu'il était essentiel de différencier les aspects libidinaux des aspects destructeurs du narcissisme, ce qui avait été complètement négligé aussi bien dans la théorie que dans la pratique psychanalytique. »

(Rosenfeld, 1990, p.35)

Il expliquera alors l'importance fondamentale à distinguer les choses, car de l'indistinction nous pourrions faire plus de mal que de bien :

« En proposant une théorie du narcissisme destructeur, je suggère que dans certains cas, tels ceux que je viens de mentionner, il existait une idéalisation énorme des parties destructrices du soi vécues comme attrayantes en raison du sentiment de si grande omnipotence qu'elles suscitent chez le patient. Lorsqu'un narcissisme destructeur de ce type représente un trait de la structure de la personnalité d'un patient, les relations libidinales (c'est-à-dire celle qui implique l'amour, l'affection, l'interdépendance) et tout désir de la part de soi d'éprouver le besoin d'un objet et de dépendre de lui sont dévalorisés, attaqués et détruits avec plaisir. [...]»

(Ibid., p. 36)

Dans les exemples cliniques qu'il donne, H. Rosenfeld explique que les narcissismes destructeurs ou créateurs et sains, ont une histoire. Le narcissisme libidinal est engendré lorsque la libido est rythmiquement intégrée avec empathie et implication. La maman d'un bébé voit bien son appétit, elle intègre sa pulsion à l'intérieur. La pulsion de faim trouve à s'intégrer et devenir une source de plaisir et de développement par une alimentation contrôlée. Un bébé anorexique s'apercevrait immédiatement que faire plaisir à sa mère, serait l'équivalent de ne pas manger. Formulé autrement, le processus relationnel avec la parentalité est structurant chez tout humain.

Aussi, les exemples cités par H. Rosenfeld illustrent les sujets dont la personnalité est dominée par le narcissisme destructeur, sont à chaque fois centrés sur l'histoire de leur toute petite enfance donnant le tableau clinique des corrélations entre les éléments historiques et l'émergence du narcissisme destructeur. Par exemple, dans le cas d'Adam souffrant d'hypocondrie au chapitre 4, H. Rosenfeld écrit :

« L'histoire de sa vie, comme la structure de sa personnalité, était profondément influencée par des relations d'objet narcissiques omnipotentes qui semblaient remonter à sa première enfance, dans la relation de maternage à sa mère. Adam pouvait donc être décrit comme un patient doté d'une structure de caractère narcissique omnipotente. »

(Ibid., p. 83)

L'autre découverte de Rosenfeld au côté de ces idées est celle de l'influence hypnotique du narcissisme destructeur (1990). Il écrit :

« [...] j'en suis venu en particulier à la conclusion que le pouvoir occulte hypnotique du narcissisme destructeur est un élément particulièrement significatif de la réaction thérapeutique négative et de la genèse de la psychose en soi. »

(Ibid., p. 36)

À partir de cette famille et de cette situation, nous voyons comment le pouvoir hypnotique du narcissisme destructeur ne se limite pas au père. La mère est endormie et endormante, laissant ses filles dormir chez son propre père au passé de violeur. Les services sociaux sont également et presque endormis à l'endroit de leurs regards critiques (et nous verrons qu'heureusement les écritures qu'ils auront transcrites permettront de sortir de la cécité). La destructivité semble se répandre avec complicité, le narcissisme destructeur dans cette situation parle surtout par inertie, on a plutôt affaire à la pulsion de mort inerte et diffuse, à son pouvoir hypnotique comme la chose du monde la mieux partagée.

Dans notre cas, la pulsion de mort s'est opposée à la vigilance et la créativité dont nous avons observé l'émergence du côté de Carmelita et Luna et du déploiement de la parole de Zoé à partir de ce garçon Lucas. Malgré tout, la pulsion de vie trouvée chez les enfants semble avoir pris le pas sur la destructivité.

Nous voyons comment le narcissisme destructeur peut également cliver l'intelligence du corps de Luna, refusant de parler et reconnaissant ses infections urinaires dont on ne voit pas la trace physiologiquement. Si Luna doit se poser la question (d'où vient cette infection ?), alors on peut imaginer que c'est la relation à son père qui serait infectée et cela serait bien évidemment très coûteux, préférence est faite dès lors à détruire sa pensée. Dans le même fil des cécités, les éducateurs qui ont mis des mois pour livrer des éléments préoccupants de la situation, est-ce trop coûteux d'imaginer les impacts de leurs dires sur le lien des enfants à leurs parents, l'éventualité de la suspension des visites ? Est souligné ici le coût psychique de la mise à découverte des problèmes relationnels.

Nous pourrions d'ailleurs penser que Luna et Zoé, avec leurs infections urinaires à répétition et sans cause physiologique, sont amenées à somatiser leurs troubles psychiques : elles ne peuvent pas mentaliser ce qui se passe dans les relations avec leurs objets d'amour : ce n'est pas moi qui souffre, c'est mon corps, elles exercent un clivage sur leur Moi et nous avons vu comment les choses se dégèlent progressivement du côté de Zoé.

Luna et Zoé : l'implication dans la folie parentale³

La problématique de l'image de la désorganisation du visage de Zoé est celle de l'implication dans la folie parentale, ce père terrifiant qui séduit l'éducatrice référente, cette mère qui ne peut que crier et sans suite. Cette enfant perd son identité et son développement lorsqu'elle est avec cette parentalité qui n'en est pas une, ses yeux sont ahuris et pendant quelques instants figés. Comme sa maman, nous voyons bien qu'en lien avec une attitude empathique, elle peut se déprendre de la pétrification et développer une manière d'être où elle peut penser, rêver, jouer, elle retournera aux petits jeux que nous faisons ensemble. En considérant avec attention – « j'allais garder précieusement ce qui se passait » – ce dont j'étais témoin, j'ai intériorisé les peurs de Zoé en les lui rendant transformées, assimilables : « Zoé, est-ce qu'on pourrait dire que ça fait vivre des choses très compliquées cet après-midi chez Papa et Maman ? »

On retrouve cette même problématique dans les terreurs nocturnes de Zoé, les infections urinaires à répétition, les dysharmonies de l'intelligence de Luna et, apparaissant de façon très aigüe, leurs immenses difficultés langagières les conduisant à ne pouvoir être comprises qu'entre elles ou à pouvoir se dire les

choses sans être entendues des autres comme un équivalent à trahir leur parent.

L'outil résolutif de leur langage commun comme un refuge clos

Ces deux fillettes se sont développées avec la préoccupation, l'inquiétude que peuvent induire les colères et les inadéquations du père, cette phrase itérativement énoncée par elles en début de placement : « papa il fait peur, il crie et tape les animaux et aussi maman et il donne coup de bâton ». Il y a là toute la description d'un contexte parental terrorisant conduisant au refuge dans un espace clos, narcissique, où Zoé et Luna ont inventé un langage qui ne sera compris que par elles. Leurs chances résident certainement dans le fait qu'elles soient deux avec peu d'écart d'âge, elles se sont inventé un mode de tuteur réciproque. Lorsque nous les voyons dans les premières semaines de leur arrivée, elles passent leur temps à jouer toutes les deux aux poupées, à la dinette, à s'inventer des histoires avec les petits personnages de leurs jeux. Leurs échanges, depuis toutes petites, leur ont certainement permis de ne pas basculer dans l'idéalisation d'un narcissisme omnipotent et destructeur, elles ont créé leurs outils résolutifs avec la construction de ce langage commun qui, bien entendu, possède les limites afférentes au refuge clos, personne ne peut les comprendre.

Deux manières d'être apparaissent progressivement

L'éloignement de leur contexte familial et, corrélativement, le placement à la Maison d'enfants nous (l'ensemble des équipes et moi-même) a progressivement mis au contact de deux fillettes aux attitudes différentes. Autant Luna est souvent renfermée sur elle-même et probablement sur l'objet aimé – sa mère – avec qui elle fusionne, adhérant à son intelligence vide qui ouvre sur le vide ; autant sa petite sœur compte sur son développement psychomoteur – sa spontanéité, son humour, sa capacité à se faire aimer, son charme enfantin – pour assurer son développement. Ce qui se dérobe dans le vide de Luna est l'ouverture au contact et c'est précisément ce que fait sa petite sœur.

Ces deux façons d'être sont possiblement en lien avec ce fait que les deux sœurs vivaient chacune avec un des deux parents : Luna avec sa maman renfermée

3 À nouveau, les différents ressentis des éducateurs me semblent rendre compte de l'implication dans la folie parentale dont nous savons qu'elle représente une situation à l'origine des traumatismes psychiques (Winnicott, 1961, Rottman, 2001). Dans ce que disent les éducateurs, on entend clairement qu'ils sont soumis au spectacle d'échanges violents entre les parents, entre le père et les animaux. On imagine alors que les petites sont confrontées à la même chose lorsqu'elles sont au domicile et que cela est très grave car elles sont à un âge de dépendance aux parents. Nous savons aujourd'hui que le fait d'avoir subi des violences ou de n'en avoir été que le spectateur, n'induit pas de différence significative dans l'ampleur et les troubles du développement produits chez l'enfant qui y est confronté de façon précoce et répétée (Sadlier, 2010).

et inhibée et Zoé avec son papa dont on comprend l'aisance de sa séduction. On peut voir comment des enfants se construisent en mettant à l'intérieur d'eux les parties des objets d'amour de leur environnement premier.

La dissociation du pathique et de l'implication rythmique

Le cas rapporté de cette information préoccupante nous amène à une première préoccupation de la crèche qui fut classée sans suite tout autant qu'à une réunion d'admission, de transmission où, du service gardian au service de placement, l'histoire de la vie de ces enfants a été partagée.

Au niveau méthodologique de ce travail classique en protection de l'enfance, nous pouvons sentir les portées pathogènes de l'absence d'évaluation précise du service de placement externalisé et par ricochet, la justice aux prises avec l'imprécision de ceux à qui elle confie la mesure: il y a deux ans, la crèche faisait une information préoccupante pour des soupçons d'atouchement sur Luna de la part de l'oncle paternel et du père de celle-ci. La justice se saisit de l'affaire et demande à un service de placement externalisé d'intervenir au domicile pour mieux comprendre ce qu'il en est. Le maillage de la justice et du placement externalisé conduit à classer l'affaire sans suite, à placer les enfants tout en maintenant un temps de visite le mercredi après-midi en dehors de la présence de tiers.

Cette décision signifie donc que les fillettes ne sont pas en danger lorsqu'elles sont au domicile des parents. Comprendons bien que c'est cela qui nous est transmis en-deçà des mots lorsque nous accueillons en placement les fillettes.

Par ailleurs, quand sont transmis les éléments factuels de la première information préoccupante émanant de la crèche, il ne nous est pas fait ressentir une inquiétude toujours présente concernant des attouchements sexuels. À nouveau, comprenons que nous ne sommes pas spécifiquement inquiets lorsqu'elles se rendent le mercredi chez leurs parents.

Après un certain temps de placement dans notre Maison d'enfants, nous allons progressivement commencer à être inquiets et de ces inquiétudes grandissantes naîtra la rédaction de notre IP. Ce qu'il importe de saisir très attentivement est le fait que les éducateurs travaillant quotidiennement avec les enfants font a

priori confiance à ce qui est transmis, ordonné par le maillage de la justice et des travailleurs sociaux, les visites sont maintenues, la vigilance n'est pas très accrue, ils sont ainsi dans une sorte de pensée en miroir du service gardian et du magistrat. Ce que nous soulignons ici est donc la portée pathogène de la dissociation du pathique et de l'implication rythmique⁴ avec en contrepoint les portées intégratives à leur corrélation illustrées, nous l'espérons, par la rédaction de cette information.

Nous soutenons que les différents services intervenus dans la situation de ces enfants n'ont pu se déprendre de l'enchevêtrement de la pathogénie familiale par défaut de l'intrication d'une implication empathique et rythmique à ce qui pouvait se passer dans la vie de ces petites filles. Nous pouvons alors mesurer les chaînes en cascade de ce défaut tout autant que les pensées de quelques « pas de côté »⁵ pour essayer de « s'en sortir ».

Rencontrer l'événement à l'épiphanie de son émergence: La réceptivité, «l'ouvert»⁶

La candeur de Zoé qui ose montrer, dire, s'exprimer librement à table devant les autres enfants: « Lucas il a fait des choses à ma minette et j'ai été chez le docteur ». La candeur du clinicien qui est réceptif à ce qui se passe, nous ne refermons pas ce qui fut observé, « je garde précieusement dans ma mémoire le visage désorganisé de Zoé ».

De toute l'observation, il est possible de constater que l'innocence de cette réceptivité était très présente chez les personnes de la crèche, ils sont au contact des bébés, ils ont une capacité d'implication et d'empathie. En contrepoint on voit comment leur information préoccupante est tombée dans l'oubli, elle a été classée sans suite. Puis, une année plus tard,

4 Ce point sera travaillé dans notre travail de thèse à partir de la réunion d'admission de Violette. S. Resnik disait que nous réfléchissons toujours mieux en groupe. Il écrit: « L'expérience individuelle en psychanalyse et complémentaires de l'expérience de psychothérapie psychanalytique de groupe. C'est une façon d'appréhender le même paysage à partir de perspectives différentes, ce qui ne peut qu'enrichir le moins observateur de chacun. Il y a de plus la réalité sociale de tous groupes et la présence de l'opinion publique, pesante mais nécessaire (comme le chœur dans la tragédie grecque). » (1999, p. 39)

5 Ces pensées « en pas de côté » est une idée qui nous est très chère dans notre méthodologie clinique, elle nous semble parler de « l'attention flottante » de Freud, de la « distraction attentive » dont parle Raphaëlle Cazal à propos de Maldiney.

6 Terme emprunté à la revue consacrée à H. Maldiney (2012) dont la pensée sera développée dans notre travail de thèse.

lorsqu'intervient le placement des enfants, le magistrat et les services sociaux continuent d'autoriser les visites au domicile, un droit est accordé un mercredi tous les quinze jours chez les parents. On peut se rendre compte combien l'outil de soin, le champ judiciaire et social se montrent peu réceptif et ouvert à la clinique tandis que la crèche conçoit son travail à partir de la clinique, à partir de cette ouverture, l'implication empathique et rythmique des situations n'est pas interrompue. Pareillement dans la Maison d'enfants, le lieu d'émergence de la seconde information préoccupante actuelle, existent les chaînes non rompues du contact qui s'originent dans le visage de Zoé à partir duquel on voit apparaître tout ce qui était caché, le matériel que nous avons sous les yeux est intégré avec ce que nous connaissions de la vie des petites filles.

Ce qui est en question ici est donc la conception que se fait l'outil de soin de l'implication parentale au plus près du pli de l'enfant; est alors questionnée la problématique de la parentalité professionnelle (parentalité des personnes de la crèche – judiciaire – services sociaux – des équipes à la Maison d'enfants). Nous entendons, en filigrane, les défenses maniaques et objectivantes de l'outil de soin à l'endroit du monde interne des enfants.

La portée interrogative et ouvrante de l'écriture, l'observation et la mémoire et la pensée

Si nous soutenons que les services qui nous ont précédé ont été dans une certaine cécité psychique à la réalité de la situation des petites filles, nous saluons leur attention accordée à l'écriture de toutes ces choses qu'ils avaient chacun observées, interrogées et trouvées. L'écriture avait donc été consignée.

Par la lecture minutieuse des différents « papiers » constituant le dossier des enfants, nous avons pu accéder à l'histoire de vie de leurs parents, à l'histoire de leur vie à elles deux, aux comptes rendus de l'école, de la crèche, etc. Par toutes ces choses anciennes et parfois classées « sans suite », nous avons été capables de lier, de jeter un pont, entre le matériel de nos observations, la désorganisation du visage de Zoé, le sourire retrouvé de Luna et le monde de leur vie. C'est ce pont jeté qui a permis de porter une intelligibilité nouvelle aux symptômes de ces enfants.

Ces choses de l'écriture et de la lecture sont transposables aux endroits de la liaison et de la mémoire, de ces paroles circulantes et partagées.

Le travail de rassemblement à propos de la construction d'un écrit à destination de quelqu'un nous fait associer à ce que propose H. Rosenfeld concernant les interprétations rassemblantes. Dans l'introduction d'*Impasse et Interprétation*, il écrit cette lumineuse idée technique :

«Lorsqu'on commence à saisir en détail ce qui est en train de se passer, on peut alors essayer de rassembler de manière significative un certain nombre des différents aspects ou parties de la personnalité du patient. Ses parties existent souvent sous une forme clivée qui empêche le patient de se comprendre et de se réfléchir lui-même. Cette interprétation de type intégratif semble à la fois aider le patient à retrouver son fonctionnement mental et à renforcer son moi, tandis qu'une interprétation par morceau des aspects divers projetées dans l'analyste peut tout simplement ajouter à la confusion.»

(Rosenfeld, 1990, p.27)

Conclusion

Notre approche phénoménologique d'une problématique éparsée entre plusieurs protagonistes dans l'actualité comme dans l'histoire, basée sur la primauté du vecteur contact nous a permis de rassembler divers pathos (surdité et mutité de la maman, passivité, soumission, invalidité, retard de développement de Zoé et Luna, infection urinaire à répétition...) sous la seule rubrique d'une carence de celle-ci ou d'un contact traumatique entre enfance et parentalité. À partir de quoi, nous sommes remontés aux comportements incestueux du père des enfants, de son frère déjà condamné pour viol et incarcéré, du grand-père maternel incestueux à l'égard de la maman. L'instant originaire du maillage puis du démaillage de la problématique a été celui où la désorganisation du visage de Zoé est apparue après le temps de sa visite en famille.

Ce travail a été rendu possible parce que la pratique institutionnelle est structurée à partir de la prévalence de la dimension du contact, de l'approche em-

phatique et rythmique des professionnels du dedans et du dehors au plus près de chacun. Une telle problématique familiale, psycho-sociale au-dehors, institutionnelle au-dedans, impose par méthode et rythmiquement un cadre institutionnel où on apprend à apprendre ensemble et à penser ensemble. L'outil institutionnel est irremplaçable pour traiter une pathologie schizophrénogène. Geneviève Appel, Myriam David ne cessent de l'écrire et de le dire.

Une expertise psychologique et gynécologique a été ordonnée par le magistrat pour les deux fillettes. Une enquête est en cours et les enfants vont être entendues à la brigade des mineurs.

Les mots et comportements de Zoé et Luna ont évolué depuis la suspension des visites au domicile au sens où leurs corps et leurs paroles se sont ouverts. Zoé dira progressivement que « papa demandait à maman de mettre le bâton dans ma minette sinon il tuerait maman ».

La maman des fillettes a été hospitalisée quelque temps après la médiatisation des visites en raison d'un virus et tandis qu'aucune cause physiologique ne fut trouvée, l'hôpital la gardera en observation. Elle a révélé dans cet endroit les violences qu'elle subissait de la part de son mari. Les services sociaux ont été informés par l'hôpital et tous ont essayé de lui trouver un lieu d'hébergement sécurisé et hors de son domicile.

La petite fille Carmelita – qui avait dit sans dire le secret de Luna – a dit dans mon bureau qu'elle avait été violée par son oncle maternel pendant les deux années précédant son placement et pendant les six premiers mois de son placement car elle était autorisée à aller voir son oncle le week-end. Partageant⁷ avec l'institution et les services sociaux cette déclaration de Carmelita, il s'est ensuivi que la brigade des mineurs l'a convoquée. Elle n'a rien voulu leur dire⁸.

7 La question du « partage » de ce qui est confié, exprimé en consultation est un délicat problème. En tant que cliniciens en institution notamment, nous sommes confrontés à des enfants qui ne souhaitent pas que leurs propos soient « partagés » avec les services sociaux et les magistrats alors mêmes que ceux-ci transcrivent des choses qu'ils auraient subi et punissables pénalement. La situation de Carmelita en est un exemple et fut l'objet d'une réflexion complexe pour nous en tant que psychologue dans le champ de la Protection de l'enfance.

8 Les visites au domicile ont été suspendues immédiatement et devenues médiatisées une fois par mois.

Bibliographie

Jankélévitch, V. (2014). *Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien. La Méconnaissance, le Malentendu*. Paris: Édition du Seuil.

Maldiney, H (2012) *Regard Parole Espace*. Paris: Éditions du Cerf.

Resnik, S. (1999). *Temps des glaciations : voyage dans le monde de la folie*. Toulouse: Érès.

Rosenfeld, H. (1990). *Impasse et Interprétation*. Paris: PUF.

Rottman, H. (2001). « L'enfant face à la maladie men-

tale de ses parents. Impact et traitement en placement familial. » in *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 49(3), 178-185.

Sadlier, K. et coll. 2010. *L'enfant face à la violence du couple*, Paris, Dunod.

Winnicott, D.W. (1961). « L'effet des parents psychotiques sur le développement de l'enfant », dans *De la pédiatrie à la psychanalyse* (1958), Paris, Payot, 2005, p. 385-397.

MAMAN, J'AI RATÉ LE TRANSFERT !

FRANÇOISE GUÉRIN

Auteure, psychologue clinicienne

Je suis psychologue et j'exerce en libéral dans l'orientation de Freud et Lacan. J'ai étudié en FPP à Lyon 2 où j'interviens chaque année avec un module qui a pour titre : « Écrire en FPP, de la crampe de l'écrivain à la jouissance de la langue ».

Je suis également romancière, scénariste et auteure de radio. Onze ouvrages à mon actif, dont mes trois premiers polars qui ont pour héros récurrent un certain Éric Lanester. Commandant de police judiciaire, il intervient principalement sur des meurtres en série. Au début de ses aventures, il devient subitement aveugle sur une scène de crime. Une cécité psychique, sans cause organique. Il va alors consulter une analyste afin de saisir ce qui lui arrive tout en poursuivant son enquête. Ces trois polars (À la vue, à la mort [2007], Cherche jeunes filles à croquer [2012] et Les enfants de la dernière pluie [2014]) ont été adaptés pour la télévision et c'est ce dont je vais parler dans ce texte.

Le chemin de l'écrit à l'écran a été mouvementé et parfois douloureux. Je suis passée de l'enthousiasme à l'effarement, de la colère au dégoût. Et jusqu'au désespoir... C'est cette épopée qui s'étale sur près d'une décennie que je vais vous raconter, en commençant par évoquer mon rapport à l'écriture. Il me semble, en effet, que cela éclairera la manière dont j'ai accueilli et traversé l'adaptation de mes livres.

Écrire

L'écriture, je suis tombée dedans quand j'étais petite, bien avant de savoir lire, au sens où j'avais déjà affaire, à l'âge de la maternelle, à ce processus mystérieux. Des histoires foisonnaient dans ma tête et me suivaient partout. Elles peuplaient joyeusement mes journées d'écolière. Grâce à quoi, je n'ai pas le souvenir de m'être jamais ennuyée.

Dès que j'ai su lire, ma vie a cessé d'être étriquée. Le monde me tendait ses pages, je m'y suis jetée... La nuit, je lisais à la lampe de poche sous les couvertures. Je dévorais tout ce qui me tombait sous les yeux et hantais la bibliothèque de mon école. Et j'écrivais déjà des petites histoires que je ne montrais à personne. On disait de moi : « Toujours en train de rêvasser, qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire d'elle ? »

Entre huit et dix ans, j'ai écrit un premier roman, beaucoup trop autobiographique pour être honnête. À douze ans, je me suis fait offrir ma première machine à écrire mécanique. Je me souviens qu'elle était jaune, avec des jolies touches noires qui restaient souvent coincées... Elle m'a suivie jusqu'à l'acquisition de mon premier ordinateur à disquettes souples, en 1990. Cela semble une autre époque.

Ce qui s'écrit...

Je rencontre souvent des auteurs et nous échangeons parfois sur nos pratiques. Certains ont des idées de roman et construisent une trame précise qu'ils suivent scrupuleusement du début à la fin. Ils vont à l'écriture comme on va à l'usine, avec régularité et constance. Je suis incapable de faire ça.

Mon entrée en écriture s'apparente à une forme de transe très discrète. Un discours intérieur qui s'impose avec une forme déjà littéraire. Tout part de quelque chose que je vis ou entends, une pensée, un étonnement, une question qui me vient. Et, d'emblée, ce bout de réel subit une transformation, un déguisement analogue à ce qu'on peut trouver dans le travail du rêve. C'est une sorte de pirouette de la pensée qui aboutit au texte de fiction. Si c'était un personnage, comment réagirait-il ? Et hop ! Une phrase se déroule dans ma tête, avec une précision étonnante. Elle a le rythme et la mélodie de l'écriture. On ne peut s'y tromper. Une autre phrase suit, puis une autre... et écrire devient urgent pour conserver ce qui surgit ainsi.

Le livre se construit au fur et à mesure qu'il s'écrit. Ainsi, il n'est pas rare que je débute un chapitre sans

avoir la moindre idée de ce que je vais y écrire. Un personnage peut débarquer de mon imagination et bouleverser complètement la fiction dont je me croyais maître. C'est le cas de Madeline, dans *On noie bien les petits chats*¹. Destinée à être un personnage secondaire, elle devient une héroïne de tout premier plan. Il s'agit de se faire docile à cette écriture qui échappe, le plus souvent, à toute anticipation.

Une fois le premier jet achevé, il sera suivi d'un énorme travail de réécriture et de peaufinage.

Avec les années d'analyse, j'ai appris à composer avec Ça, à convoquer ce processus ou à en différer un peu la survenue. J'ai surtout appris à me fier à ce qui venait s'écrire, comme, dans la cure, on prend confiance dans l'acte de parler en faisant le pari que cela va nous mener quelque part. J'ai pu me laisser aller à écrire tandis que, dans la cure, je me laissais aller à dire, au fil des associations.

Quelqu'un m'a assené, un jour, que cette manière de faire n'était pas très sérieuse. Que les écrivains, aujourd'hui, peuvent suivre des formations d'écriture créative pour ne pas être dépendants du flux d'inspiration. Des Masterclass où un maître leur apprend à maîtriser l'immaitrisable. Moi, ça me convient de n'être pas très sérieuse. Il y a plein de manières d'être écrivain, l'analyse m'a permis d'accepter ce symptôme dans ce qu'il a de plus singulier.

L'écriture est d'abord un traitement impromptu. Du réel. De la mémoire. De la langue qui nous constitue. De ce qui se répète sans cesse à notre insu et que certains nomment jouissance. Toute ma subjectivité y est engagée.

Ce qui s'y joue d'inconscient n'apparaît souvent que dans l'après-coup. Il m'arrive de relire un texte, des années après l'avoir écrit, et de réaliser soudain en quoi il me concerne intimement. D'entendre enfin l'équivocité d'une phrase. De discerner le familier sous l'habile déguisement du roman. Car la fiction est un leurre pour l'auteur lui-même. C'est essentiel pour que le matériel inconscient puisse être puisé, accepté et mis en forme dans l'écriture.

Je peux l'énoncer ici, dans le champ analytique, mais le lecteur n'a pas besoin de savoir ça.

Des polars jaunes avec le masque et la plume

Tout cela ne vient pas de nulle part et ce n'est pas le lieu d'en dire trop mais, parmi les personnes qui ont compté dans mon parcours, il y a une vieille dame qu'on appelait la Mémé et qui s'occupait parfois de moi quand j'étais enfant. Ancienne résistante, elle avait été députée communiste après la guerre. Elle m'a appris à jouer au poker et à bluffer. À tricher au Scrabble... et à éplucher les oignons sans pleurer. Toutes choses qui s'avèrent fort utiles dans l'existence. Chaque soir, avant de s'endormir, elle se plongeait dans les romans policiers à couverture jaune que publiaient les éditions du Masque. En la voyant se livrer à sa passion, je me disais : plus tard, je serai écrivain et j'écrirai des livres comme ça.

Jusqu'à la fin de l'adolescence, j'ai écrit compulsivement sur des petits carnets que j'emportais partout au fond de mes poches. Puis, au hasard de mes études, j'ai laissé l'écriture se refermer. C'est vers l'âge de trente-cinq ans qu'une petite contingence m'a ramenée à l'écriture de fiction. J'ai commencé à écrire des nouvelles et à en publier ici et là. Et, j'ai finalement été recrutée par une productrice de Radio-France. Il s'agissait d'écrire des dramatiques policières pour un format court : Les petits polars. Les textes étaient joués à l'antenne par des comédiens. J'ai alors écrit, frénétiquement et dans une grande joie, près d'une cinquantaine de petits polars radiophoniques dont certains, déjà, mettaient en scène des psys malencontreux ou qui avaient clairement bâclé leur analyse.

Naissance de Lanester

En 2006, coup de théâtre ! Une editrice de polar qui écoutait l'émission, m'a contactée. Elle avait aimé une de mes dramatiques et voulait savoir si j'avais un roman policier du même style à lui faire lire.

Ce n'est pas tous les jours qu'un éditeur vous appelle alors que vous n'avez rien demandé. On ne laisse pas passer une chance pareille... Après le premier moment de surprise, j'ai répondu oui, avec un aplomb qui m'étonne encore aujourd'hui. Oui, bien sûr, j'avais un roman sous la main mais j'avais besoin d'un peu de temps pour le relire et modifier deux ou trois choses... Un joli coup de bluff !

Enchantée, elle m'a généreusement accordé quatre mois pour lui envoyer mon manuscrit. Et elle a raccroché.

¹ Françoise Guérin, *On noie bien les petits chats*, Éditions Eyrolles 2022.

Je venais d'entrer de plain-pied dans la fiction car je n'avais évidemment rien dans mon jeu. Aucun manuscrit de roman à lui faire lire, rien ! Tout juste avais-je griffonné un pitch de quelques lignes sur un post-it : *c'est l'histoire d'un flic affecté d'un symptôme qui le conduit chez une analyste où vont se croiser investigation criminelle et enquête personnelle*. Mon roman tenait en trois lignes!

Les tourbillons du transfert

Alors, j'ai foncé et, durant quatre mois, j'ai écrit au kilomètre. La cécité du héros s'est imposée. Cécité de nature hystérique. Plutôt qu'aveugle, mon héros s'est trouvé aveuglé. Voilà qui me parlait bien...

J'étais alors dans les premières années de mon analyse et le transfert me mettait dans tous mes états. Il en a très vite été question dans ce que j'écrivais. Du transfert, du symptôme, de l'angoisse, du silence et de la parole. De la levée du refoulement et des résistances. De l'aveuglement qui nous permet de ne rien savoir de l'inconscient qui nous mène par le bout du nez. Tous les ingrédients étaient réunis pour que mon héros, Éric Lanester, soit embarqué dans des tourbillons dont je sentais bien qu'ils ne m'étaient pas étrangers puisqu'ils épousaient les méandres de ma cure. Pourtant, j'écrivais une fiction très éloignée de ma propre vie.

Si je raconte tout cela, c'est pour faire entendre le type d'attachement qu'on peut avoir pour l'histoire qu'on a écrite, même si elle n'a rien d'autobiographique. Le Lanester qui entrait en analyse, presque fortuitement, allait traverser, au même pas que moi, les turbulences du transfert, entre ravissement, inquiétude et gratitude.

Correction des épreuves et épreuve de la correction

J'ai rendu mon manuscrit à la date prévue. Il s'est trouvé que l'éditrice était responsable des éditions du Masque, qui est la branche policière de J.C. Lattès. C'est précisément là qu'on publiait ces fameux livres aux couvertures jaunes ornées d'un masque et d'une plume. Il s'était donc écoulé trente ans avant que je ne réalise le vœu formulé dans l'enfance. La Mémé n'était évidemment plus là pour me lire mais j'étais fière et émue d'avoir pu soutenir ce désir-là.

Coupures et correction

Mon roman a beaucoup plu à l'éditrice, mais elle l'a jugé trop long pour la collection. Une correctrice s'est alors chargée de superviser la réduction d'une soixantaine de pages. Pour un auteur, c'est particulièrement difficile de couper des passages de son texte car il a bien du mal à discerner les qualités et défauts de son manuscrit.

La date du départ à l'imprimerie approchant et voyant que je tergiversais pour raccourcir mon texte, la correctrice a pris ses grands ciseaux pour m'infliger une sévère correction ! Évidemment, pas question de couper dans l'intrigue qui aurait pu être déséquilibrée et ne plus fonctionner. Alors, ce sont les séances d'analyse qu'elle a retaillées ou supprimées, des pages entières qui me semblaient essentielles car je les avais sculptées à la main. J'avais pétri la langue pour faire entendre le surgissement de l'insu, filé des métaphores que je pensais éclairantes, travaillé les petits détails qui font le sel d'une analyse : les jeux de regard, les sensations qu'imposent les corps en présence, la subtilité d'un fil associatif, d'une coupure qui fait résonner l'équivoque, d'une scansion déterminante, d'une interprétation qui, tel le lion qui ne bondit qu'une fois, vous remet les idées en place.

Bien sûr, tout cela était inaudible pour quelqu'un d'étranger aux choses de finesse qui constituent l'expérience analytique. En coupant dans les séances, la correctrice mettait à mal mes chaînes associatives et réduisait à peu de choses les effets du transfert. Tout cela n'était, à ses yeux, que bavardages inutiles qui nuisaient à l'action. Il fallait produire un texte tendu, efficace et sans fioritures.

J'ai résisté en vain. Le temps pressait. Jusqu'au dernier moment, j'ai dû réécrire des passages pour masquer les coups de tronçonneuses de la correctrice. Je n'étais plus fière de mon travail, j'ai commencé à détester le livre que c'était devenu.

Pourtant, dans l'après-coup, je trouve importantes ces coupures qui ont permis à mon texte d'être moins bavard et plus tendu. C'est une forme de castration qui n'est pas sans effets positifs. Mais la manière dont cela a été fait m'apparaît comme assez violente car tendue vers une forme de normalisation, aujourd'hui très pesante pour les auteurs.

L'aventure de l'adaptation

Sitôt publié, *À la vue, à la mort* a reçu le prix du festival du film policier de Cognac. Dans la foulée, il a été largement diffusé. Et il a fini par tomber entre les mains d'une lectrice qui s'est avéré être productrice de fictions pour la télévision. Elle tenait à adapter ce livre qu'elle avait beaucoup aimé. J'ai eu bien du mal à y croire...

Fin 2008, j'ai reçu une première mouture du scénario. On m'a invitée à Paris pour rencontrer l'équipe. J'étais assez intimidée mais résolue à tout faire pour n'en rien laisser paraître. Le bluff.

La production semblait très contente du scénario produit. Moi, j'étais effarée. J'avais pris le temps d'annoter ce qui ressemblait de très-très loin à mon roman et j'ai commencé à poser des questions. Ça a étonné tout le monde, comme si on s'attendait à ce que je sois béate et comblée comme doivent, fatalement, l'être les auteurs dont on adapte les livres. Mais la télévision ne me fascinait pas. Au mieux, elle m'ennuyait.

Très vite, j'ai pointé les incohérences du scénario qu'on me présentait. L'intrigue avait été simplifiée à l'extrême, les fausses pistes et rebondissements avaient disparu. Pire, les séances d'analyse, si importantes à mes yeux, étaient réduites à quelques répliques semées ici ou là. Les chaînes signifiantes étaient rompues, l'histoire ramenée à une simple intrigue dont la dimension métaphorique s'était fait la malle. Bref, ça ne tenait pas debout.

Devant mon insistance, le réalisateur a tenu à m'expliquer que c'était une adaptation, c'est-à-dire qu'on pouvait prendre toutes les libertés avec l'œuvre. Il me parlait comme si j'étais une petite fille impertinente qui osait prendre la parole dans une réunion de grandes personnes. Pour une raison que j'ignore encore, mais qui a à voir avec le fait d'être en analyse, je lui ai tenu tête. Qu'on prenne des libertés avec mon polar, ce n'était pas le problème. Mais qu'on s'appuie sur mon livre pour dire des âneries ou des contre-vérités sur la psychanalyse ou sur la maladie mentale, il n'en était pas question. C'était un point sur lequel je ne transigerai pas, quitte à refuser cette adaptation. Je suis repartie bouleversée.

De cette prise de position vertigineuse, je trouve la trace dans mon journal de cure de l'époque. L'analyse m'a permis de construire ma réponse. À l'adaptation de mon roman, je posais une condition : que je sois

expressément consultée pour ce qui concernait la dimension psy. Autant dire pour tout, puisqu'il était question de folie et d'inconscient à peu près partout dans le roman.

Je devais avoir l'air de quelqu'un qui a des cartes majeures dans son jeu. À mon grand étonnement, la production a accepté de m'embaucher comme consultante sur la dimension psy. J'étais loin de me douter de ce à quoi je m'engageais.

Le travail sur le scénario

Après une longue phase préparatoire, c'est France 2 qui a décidé d'adapter Lanester. Richard Berry a accepté le rôle.

Dans la première version du scénario, la psychanalyse était à l'état de poussière. Les séances chez Jacinthe Bergeret, réduites à trois, s'apparentaient à de la thérapie psychocorporelle. Lanester était angoissé ? Qu'à cela ne tienne, Bergeret lui expliquait les ressorts neurobiologiques de l'angoisse et se levait pour poser sa main sur le ventre de son patient, afin de lui enseigner la respiration ventrale ! Je ne crois pas que cela se pratique beaucoup dans nos cabinets... Le reste était du même acabit. Peut-être que Lanester pourrait faire un peu de méditation ? Du yoga ? Et pourquoi pas de l'hypnose ?

Devant ma réaction, le réalisateur, fraîchement nommé, a apporté quelques corrections. Dans une nouvelle version du scénario, Jacinthe Bergeret ne touchait plus son analysant, mais elle posait un Vidal sur son ventre pour qu'il le soulève en respirant. On avançait mais pas très vite...

J'ai alors entrepris un gros travail de pédagogie pour faire entendre la différence entre psychanalyse et autres pratiques. C'était long et fastidieux de contrer les certitudes de mes interlocuteurs. Par exemple, j'ai signalé qu'en France, les analystes ne parlaient pas de subconscient mais d'inconscient. Mes interlocuteurs m'ont assuré que si. Leurs sources, des séries télévisées ou des films américains, pesaient plus que la parole d'une professionnelle.

Concilier les représentations de chacun

Une adaptation, c'est un travail d'équipe, chacun y va de ses symptômes et de ses fantasmes. Et, ici, de sa représentation de la psychanalyse. Autant d'occasions de s'éloigner de l'intuition de départ.

Passons sur la prod qui, pour des raisons qui m'échappent, ne cessait d'insister auprès de moi pour que Jacinthe Bergeret enseigne à Lanester la bonne manière de respirer. Passons aussi sur le réalisateur des deux premiers épisodes qui ne croyait pas aux effets de la parole et ne parvenait pas à se représenter la notion de transfert, mais qui semblait obsédé par le coût des séances. Tout cela ne valait pas une bonne discussion autour d'un verre...

Le comédien principal, qui ne cache pas qu'il a suivi une analyse, jugeait qu'il avait son mot à dire sur le déroulement des séances. Et pourquoi pas ? Un mercredi, tandis que je travaillais à mon cabinet, la production m'a appelée depuis les lieux du tournage du deuxième épisode. Richard Berry refusait de tourner une scène d'analyse car il n'y avait pas de divan. Ou, plus précisément, il refusait qu'on prononce le terme de psychanalyse s'il ne s'allongeait pas. Pour lui, pas d'analyse sans divan. Un conflit l'opposait donc au réalisateur et au chef décorateur et il voulait me parler afin que je tranche cette question.

Il faut imaginer l'incongruité de la situation. Entre deux consultations d'enfants, assise au milieu des Playmobils et des crayons de couleur, j'ai dialogué avec Berry sur l'usage du divan en psychanalyse et j'ai tenté de le convaincre que Lanester n'en était qu'aux séances préliminaires. Donc, fauteuil ! Il irait sur le divan une autre fois, ou pas du tout, car chez les lacaniens, le divan ne fait pas l'analyse. Rassuré, le comédien est reparti tourner sa scène.

De l'usage de la parole dans les séances analytiques

Au-delà des histoires de décor ou de contenu des séances, ce qui est rapidement devenu évident et problématique était d'une autre nature. Il s'agissait de l'usage de la parole dans ces séances.

D'abord, elles étaient très brèves. En cause, le minutage du scénario qui privilégiait l'enquête et les scènes d'action, toujours plus longues. Au passage, il apparaît donc que ce n'est pas Lacan qui a inventé la séance courte mais la télévision qui ne supporte pas ce qu'elle juge être de l'inaction. Mais, surtout, les répliques échangées étaient purement informatives. Elles étaient là pour faire avancer l'histoire et toute réplique qui ne remplissait pas cette fonction était impitoyablement supprimée. Le résultat était une partie de ping-pong entre l'analyste et Lanester. Tantôt La-

nester, angoissé, s'adressait à l'analyste pour trouver des réponses qu'elle lui livrait aussitôt, en bon maître assuré de son savoir. Tantôt c'était elle qui posait des questions de façon intrusive et tout à fait inappropriée. Si mon analyste s'était permis un truc pareil, je me serais enfuie dès la première séance.

Scénario après scénario, j'ai passé de longues heures à corriger les dialogues. À expliquer dans la marge qu'aucun psychanalyste ne parlait de cette façon abrupte. Qu'on ne donnait pas de conseils. Qu'une séance d'analyse n'était ni un interrogatoire de police, ni un cours sur les phénomènes psychiques, ni une séance de relaxation.

J'ai écrit des mémos. Participé à des réunions où j'ai décrit mon travail et celui de mes collègues. J'ai tenté de faire entendre des nuances autour des usages de la parole. Rien à faire. Les versions du scénario se succédaient et, à chaque fois, je lisais de nouvelles inventions qui nous éloignaient toujours plus de la psychanalyse.

Plus d'une fois, j'ai été tentée d'abandonner. J'étais traversée par cette idée, soutenue par la production, que mon livre, après tout, devait vivre sa vie et moi ne pas m'en mêler. Mais, c'était insupportable de voir mon personnage, sensible et complexe, se transformer, au gré des scénarios, en flic bourrin et macho qui menaçait les suspects, se moquait des procédures et donnait des coups de pieds dans les portes. Et surtout, c'est la question de l'image de la psychanalyse qui m'a retenue. Je ne voulais pas qu'on utilise mon travail pour la salir et renforcer le déni de l'inconscient au profit d'explications toujours plus simplistes.

Le travail avec la chaîne de télévision

Arrivée à ce stade, il me faut préciser un point de fonctionnement de la fiction télévisuelle française.

Quand un producteur souhaite tourner un téléfilm ou une série, il doit d'abord trouver une chaîne qui accepte de financer et accompagner le projet. Il faut que l'œuvre réponde à des critères obscurs et changeants, chaque chaîne ayant une ligne éditoriale, un cahier des charges, des formats, des cases à remplir dans sa grille et des publics cibles. Les critères visent, semble-t-il, à obtenir des téléfilms qui s'ajusteront parfaitement aux besoins et attentes des téléspectateurs. Et sur ce qu'attendent les téléspectateurs, les chaînes regorgent de certitudes édifiantes. Elles interviennent

donc à chaque étape du scénario et font des recommandations qui ont valeur de contrainte pour les scénaristes. C'est qu'il s'agit de ménager le public, de ne pas le heurter dans ses convictions. Qu'à aucun prix, il n'aille se promener sur une autre chaîne en pensant que l'herbe y est plus verte et les conventions mieux respectées.

La série Lanester a beaucoup souffert de ces navettes entre la production et le service fiction de France 2. Par exemple, pour *À la vue, à la mort*, la chaîne préférait qu'on ne parle pas trop du mode opératoire du tueur qui arrachait les yeux de ses victimes. J'étais bien d'accord, ce n'était pas essentiel et mon propos n'était pas de susciter une jouissance malsaine. Alors, qu'elle n'a pas été ma surprise de constater que ce dont on parlait peu, on le montrait complaisamment durant de longs plans bien plus problématiques que le signifiant énucléer qui faisait si peur à France 2.

Concernant le deuxième épisode, *Cherche jeunes filles à croquer* est un titre qui joue sur les différents sens du signifiant croquer. Ce titre a été refusé car, je cite : « les téléspectateurs vont croire qu'il y a du cannibalisme. » On saisit la difficulté à travailler avec des partenaires qui n'entendent pas les équivoques ou se figent dans ce que la langue peut avoir d'opératoire.

Toujours pour *Cherche jeunes filles à croquer*, France 2 voulait bien montrer à l'écran des jeunes filles anorexiques mais à condition de choisir des comédiennes pas trop maigres, pour ne pas heurter les téléspectateurs. Au moment du tournage, l'une d'entre elle avait de bonnes joues que les maquilleuses ont dû dissimuler sous le fond de teint sombre pour leur donner un aspect creusé. Une autre, de profil, avait un discret double menton. On a dû ne garder que les scènes où elle apparaissait de face !

Mais c'est surtout les séances d'analyse qui revenaient sans cesse dans les navettes avec la chaîne : ça parlait trop ! Le service de la fiction exigeait qu'elles soient toujours plus courtes et plus rythmées. Pas de mots longs ou compliqués. Et surtout, ni temps mort, ni silence. Le silence est la hantise des programmeurs qui y voient l'occasion, pour les téléspectateurs, de partir avant la pub. Il faut que ça aille vite, que ça percute, que ce soit facile à comprendre, qu'il y ait de l'action. Que les sentiments des personnages ne soient ni trop complexes, ni ambivalents, ni offensants. Que tout soit facile à comprendre et pas trop dérangentant...

Subversion d'un discours

Le premier épisode de Lanester a fait des audiences inouïes. Encouragée par ce succès, la chaîne a signé l'adaptation des épisodes suivants. Affligée par l'écart entre le premier épisode et le premier roman, je me suis investie d'autant plus dans la suite qu'il s'agissait, pour moi, de sauver les meubles.

En analyse, où j'en parlais souvent, j'ai pu formuler qu'à travers mes livres, c'était un discours que je tenais et auquel je tenais. Je ne suis pas ce que je dis, car, l'inconscient nous jouant des tours, on n'est jamais bien assuré de ce qu'on dit. Mais ce que je dis constitue une tentative de me représenter. Le discours, la chaîne signifiante complexe mais déterminée que constituent mes livres, me représente, puisque ces choix de signifiants, leur agencement comme S1-S2², ne doivent rien au hasard. Ils sont le fruit de mon histoire, des discours dont je suis constituée, des paroles qui se sont posées sur moi depuis mes origines et de ce que j'ai moi-même acquis comme sujet dans mes différents engagements. J'écris pour dire, avec les chaînes signifiantes singulières qui sont les miennes. C'est en cela qu'est engagée la subjectivité de l'écrivain.

Résumons un peu... Il a d'abord fallu que je compose avec les coupes de la correctrice. Coupes et non coupures car la coupure, dans le champ analytique, constitue un acte qui vise à la fois la désintringation et la subjectivation. Les coupes de la correctrice ne relevaient pas d'une telle logique. Elles visaient le produit et non l'être.

Puis j'ai dû accepter que les scénaristes modifient la structure et les personnages des livres. Changent des hommes en femmes. Simplifient les liens et les lieux. Mettent le héros au centre de tout au détriment des autres personnages. Et, surtout, balayent l'intuition qui avait présidé à l'écriture des livres. Car j'ai écrit des romans sur la psychanalyse. Je m'en suis défendue mais je le reconnais à présent. La psychanalyse vue du côté de l'analysante. Il ne pouvait guère en être autrement. Le transfert était le fil rouge, brûlant, de ces trois livres. Il n'apparaissait nulle part dans la série télévisée.

2 Le discours est constitué de signifiants articulés entre eux selon une logique qui relève de l'inconscient. Un S1 (Signifiant 1) appelle un S2 (Signifiant 2) et ainsi de suite. Quand nous parlons, nous déroulons des chaînes de signifiants puisés dans le trésor de la langue dont nous avons partiellement hérité. Les mots que nous choisissons et la manière dont nous les articulons entre eux sont l'expression de notre subjectivité.

De ces modifications, j'ai pris mon parti. Le plus compliqué, ça a été de voir mon discours et la prise de position politique qui sous-tend mon écriture, subvertis. J'ai dû me battre pour empêcher que Lanester ne tienne des propos que je jugeais racistes ou machistes. J'ai dû me battre car les femmes, dans les différents scénarios, étaient des potiches qui n'avaient pas trois répliques d'affilée. J'ai dû me battre pour soutenir la complexité des choses et faire entendre l'ambivalence des personnages.

En écrivant, on tient un discours, on déploie une certaine idée du monde vu par la fenêtre de son fantasme. Qu'on se serve de mes personnages pour proférer des discours qui allaient à l'encontre de mes convictions, qu'on prétende les dire en mon nom, c'était suffocant.

Tandis que j'écris ces lignes, le terme même d'adaptation me fait soudain dresser l'oreille. Il est à l'opposé du discours analytique. Ici, adaptation a été synonyme de rabotage permanent de la langue, de l'originalité, de la singularité de mon univers littéraire. Il s'agissait d'adapter pour un public fantasmé, réputé ne pas comprendre les choses complexes ou les finesses de la langue. Tout devait être évident ou expliqué de façon simple, comme si le savoir ou la culture n'étaient accessibles qu'à quelques élites et tant pis pour les autres.

Je crois qu'à l'adaptation, j'aurais préféré l'interprétation.

Faut que ça bouge!

Dans le même temps, je faisais face à des propositions scénaristiques de plus en plus loufoques. Au fil des versions, je découvrais que Lanester allait dîner au restaurant en tête à tête avec son analyste. Ce n'est quand même pas très courant. Ou bien, comme elle était en panne, il la raccompagnait chez elle et ils en profitaient pour faire une petite séance sur le périph'. Mieux, dans une autre version du scénario, alors qu'il n'avait pas rendez-vous, il n'hésitait pas à monter de force dans sa voiture pour lui poser des questions qui avaient trait à l'enquête. Et l'analyste, bien sûr, se pliait complaisamment à tout cela.

- Tu comprends, me disait le réalisateur, je ne peux pas filmer deux personnes qui se parlent dans une pièce, ça ne va pas intéresser les gens.

- C'est pourtant ce qui se passe en analyse. On s'assied et on cause.

- Ouais, ben non, c'est pas possible. Faut de l'action!

Depuis, la série *En thérapie*, diffusée sur Arte, a eu un succès phénoménal. On y voit des gens qui discutent dans une pièce et fort peu de cascades...

Dire et montrer

Mon héros, celui des livres, développe, du fait d'être en analyse, une capacité à écouter et à entendre. Ce qu'il découvre et éprouve dans sa cure change sa manière d'interroger les témoins, les suspects et les victimes. Il acquiert peu à peu une oreille analytique et c'est la voie sur laquelle je voulais m'engager dans mes romans. Et dans ma vie, sans doute... Du côté de la prod et de la chaîne, il s'agissait de montrer. Et, en effet, comment rendre compte de l'intériorité et du cheminement des personnages à l'écran?

C'est à cet endroit du voir et de l'entendre que nous divergions gravement. Le voir, qui est du côté de l'image, sied à la télévision qui veut montrer. Le registre imaginaire prime, là, sur le symbolique. Nous nous trouvions donc en opposition sur bien des plans. Faute de croire à la parole et aux effets d'un dire, la prod voulait montrer ce que ressentait le personnage et ce de façon appuyée, afin d'être sûre que le téléspectateur comprendrait bien. D'où le recours, contre mon avis, à des scènes hallucinatoires où Lanester voit l'image de son père mort, dans l'hôpital où est soigné son frère.

Les visions posent une vraie question quant à la manière de représenter la psychanalyse à l'écran. Quelles possibilités de montrer le discours intérieur sans avoir recours à la voix off, aux flash-backs et autres stratagèmes? Comment sortir de l'ornière explicative?

Ce qui se dit en analyse

Dans les différents scénarios, les séances étaient toujours des dialogues impossibles entre un analyste et son analysant. Lanester ne s'interrogeait pas, il interrogeait le savoir de l'analyste et en attendait des réponses. L'analyste, en position de sachant, répondait aussitôt. Des phrases courtes et sèches qui ne témoignaient ni du processus analytique, ni d'une introspection. C'était le règne de la parole efficace et opératoire.

Le langage, lui-même, ne reflétait en rien ce qui se joue dans la parole d'un analysant. Pas d'hésitation. Pas d'embarras dans la langue, ni précautions oratoires, ni manœuvres d'approche, ni embrayeurs du discours. Personne ne parle ainsi dans la vie, encore moins dans la relation analytique.

Comment ça parle, un psychanalyste ?

Une nouvelle comédienne a été choisie pour jouer l'analyste dans le deuxième épisode. Avant le tournage, elle a souhaité que nous nous rencontrions pour parler de son rôle. Elle voulait savoir comment parle un psychanalyste. La question de l'énonciation a occupé l'essentiel de notre échange. Car il y a, dans la parole analytique, des effets de théâtre, subtils mais nécessaires. Outre qu'elle est rare et concise, la parole de l'analyste n'a rien d'ordinaire. Il y faut jouer de la voix, de la hauteur de ton, du rythme, du phrasé, de la mélodie. Toutes choses qui s'acquièrent avec l'expérience, celle de sa propre cure et celle de son acte auprès des patients. Bien sûr, chaque analyste a son style, il n'y a pas de norme qui vaille à cet endroit. Mais du moins pouvais-je travailler à ce que l'énonciation de Jacinthe Bergeret donne une véritable portée à son discours.

L'immobilité, encore

Je voulais aussi éviter les incongruités qu'on voit continuellement dans les séries avec le patient qui se lève en pleine séance, qui se promène dans le cabinet, qui tripote les affaires du psy. Ou qui s'assoit dans des positions désinvoltes, à cheval sur l'accoudoir, les pieds sur la table basse. Partage un verre avec l'analyste. S'allume une clope. Se lève brutalement et décide que la séance est finie.

Les réalisateurs rivalisent d'ingéniosité pour se débarrasser de l'immobilité que requiert la psychanalyse. Et ce n'est pas facile d'expliquer à des personnes qui n'en ont pas fait l'expérience, qu'on inhibe les corps pour permettre une parole qui n'a rien d'un bavardage inconséquent. Et que l'absence d'action, dans notre champ, ne signifie pas qu'il n'y a pas d'acte.

On voit toute la difficulté à faire accepter le registre de la parole comme essentiel dans ce monde de l'image.

Avant que le genre ne soit renouvelé avec la série *En thérapie*³, nous avons beaucoup vu ces figures d'analysants-touristes dans des fictions françaises ou

étrangères. Ils témoignent de ce que, dans le scénario, il n'y a pas de transfert. On vient et on consomme du psy comme on boirait un verre en terrasse. Or, dans les films, les personnages commandent un verre et ne le boivent jamais car, au bout de trois répliques, ils se lèvent et partent comme ils sont venus. Ici, c'est pareil. On vient consommer du savoir psy mais nullement, comme le préconisait Lacan, y mettre du sien. Le résultat, c'est que la séance d'analyse reste anecdotique et ne semble avoir guère d'impact sur le personnage.

Moment de conclure

Il n'est pas aisé de montrer, dans un registre qui privilégie l'image, ce qu'il en est des processus de l'analyse car ce sont des mouvements intérieurs, aussi forts que discrets.

Comment témoigner du transfert, des défenses, du désir d'en découdre avec l'insu et de l'angoisse qui ne trompe pas ?

Comment représenter l'irreprésentable qu'est une séance ? Le cheminement intérieur, les associations, le transfert, la jouissance qui s'attache au dire, les effets de l'énonciation ?

Comment donner à voir la singularité de chaque séance ? Les effets, sur le sujet, de la présence des corps ? Les mouvements des regards, qui se posent, qui glissent, qui s'absentent. Les contours de la voix. L'inattendu, redouté et espéré...

Comment dire la direction de la cure et les manœuvres subtiles de l'analyste ? Toutes ces choses de finesse qui se jouent dans le silence...

Autant j'ai l'impression d'y parvenir un peu dans l'écriture, autant je me suis sentie assez impuissante à influencer sur ce qui a été mis en image dans ces trois épisodes. J'aurai essayé mais, à mes yeux, le résultat est décevant.

Un mot, encore, pour dire qu'il n'y a pas qu'à la télévision qu'il est difficile de soutenir la place de la psychanalyse... J'ai revécu quelque chose de similaire avec mon avant-dernier roman, *Maternité*⁴. Le roman était trop long et, m'a dit mon editrice, beaucoup trop psychanalytique aux yeux des lecteurs de la maison d'édition. Il fallait procéder à des coupes. J'ai donc reçu mon manuscrit avec plusieurs chapitres barrés, pour alléger. Parmi ces chapitres, il y en avait un au-

3 En thérapie, saison 1 et 2, Arte.

4 Françoise Guérin, *Maternité*, Albin Michel 2018.

quel je tenais beaucoup et que l'éditrice a rayé d'un trait de plume car il lui semblait sans intérêt pour la progression de l'histoire. De quoi parlait-il ?

Mon héroïne, Clara, que la naissance de son bébé a confrontée à son ravage, arrive chez l'analyste en bout de course, devant l'évidence qu'il n'y a plus que ça qui peut la sortir du marasme. Son entrée dans la parole n'est pas de tout repos. Mais, dès la première séance, c'est une rencontre inédite où sont présentes, massivement, toutes les coordonnées du transfert. Pour l'analyste, c'est de la haute voltige de recevoir une jeune femme si souffrante, mais elle s'y prête.

Et voici de quoi il est question dans le chapitre qui a été coupé :

En cure depuis quelques semaines, Clara est en route pour sa séance. C'est devenu une femme en analyse. Alors que, jusque-là, elle traversait la vie sans rien voir autour d'elle, elle se surprend à flâner. C'est déjà un effet du travail analytique, comme un possible ancrage.

Elle s'arrête soudain devant la vitrine d'un fleuriste. Sans bien savoir pourquoi, elle entre et achète un joli bouquet rond que la vendeuse lui emballe somptueusement. De retour dans la rue, avec ses fleurs, comme une petite fille un matin de fête des mères, elle ne comprend pas ce qu'elle vient de faire. Elle se trouve si bête qu'elle est prête à les jeter dans le caniveau. Elle en pleure... Mais, finalement, elle trouve le courage de se rendre chez l'analyste. Elle n'a qu'une peur, c'est que celle-ci refuse son présent. N'est-ce pas ce que ferait sa propre mère aux yeux de qui rien ne convient jamais ? Et l'on tremble avec elle.

Mais, contre toute attente, l'analyste accueille avec grâce ce bouquet, témoin du transfert à l'œuvre...

Tandis que je proteste auprès de l'éditrice et que j'insiste sur l'importance de cette scène, elle me répond : « Pas besoin d'en faire tout un chapitre. Vous n'avez qu'à écrire qu'elle lui offre des fleurs et on passe à la suite ! »

Il y a des choses qu'il faut vivre en tant qu'expérience singulière. Le vivre pour le croire.

ÉCRIRE OU DÉLIRER

ANNA-LIVIA MARCHIONNI

Docteure en socio-anthropologie

Psychologue clinicienne

Écrivaine

Nombreux sont les psychologues et les psychanalystes à s'adonner à une activité d'écriture d'ordre littéraire, poétique et fictionnelle. Inutile et impossible de tous les citer, mais parmi les francophones figurent le poète et romancier belge Henry Bauchau, Marie Darrieussecq, Jean-Bertrand Pontalis, Sarah Chiche ou encore Didier Anzieu et ses *Contes à rebours* (1975).

L'objectif de cet article n'est pas de questionner les liens de parenté entre psychanalyse et littérature, ni de tenter d'extraire et d'expliquer l'hypothétique lien de corrélation ou de cause à effet entre d'un côté « être psy » et de l'autre « se mettre à écrire » (ou l'inverse), mais plutôt d'ébaucher une mise en perspective entre différents types d'écrits, les écrits de recherche et les écrits littéraires¹ à partir de ma pratique²; la question centrale qui guidera mes réflexions, au-delà de mon expérience personnelle, est celle de la connivence entre l'activité d'écriture et la folie, cette forme de « travail » sur la réalité auquel s'adonnent volontairement l'écrivain et involontairement le sujet pris dans le délire, et en quoi ce travail sur la réalité, spécifiquement dans un roman, peut enrichir la compréhension de cette part de la réalité qu'il montre en la transformant.

Cet article prendra la forme d'un raisonnement sur ce que permet l'écriture, et commencera par un détour par l'anthropologie et l'écriture ethnographique afin de démontrer en quoi, par l'intermédiaire de l'écriture, il est possible de faire des découvertes, d'approcher le monde sensible et subjectif d'un individu, voire d'en faire intérieurement l'expérience.

1 Je me référerai uniquement à des écrits de fiction (romans, nouvelles, voire poésie) et non à des récits autobiographiques.

2 En tant que diplômée de psychologie clinique, docteure en sciences politiques et sociales (socio-anthropologie), et écrivaine.

Ce détour permettra d'aborder la question de l'écriture littéraire en tant que moyen d'exploration de la réalité, de montrer pourquoi, comme l'écrit Deleuze, « la littérature est une santé » (1993, p. 9), et pourquoi le travail de l'écrivain s'apparente au jeu d'un enfant plutôt qu'au délire. Enfin, ce raisonnement amènera à effleurer la vaste question qui sera posée en guise d'ouverture : peut-on se servir de l'écriture comme un moyen d'explorer l'expérience « d'être fou » ?

L'écriture comme méthode

Un des principes de base de la méthode en anthropologie, c'est le corps à corps avec « l'objet » d'étude, sur le terrain et grâce aux rencontres et aux liens qu'on y tisse. Cette expérience de terrain, l'anthropologue la traduira sous une forme textuelle; il n'y a pas d'anthropologie sans texte ethnographique : « L'ethnographie [...] c'est la transformation scripturale de cette expérience, c'est l'organisation textuelle du visible » (Laplantine, 2015, p. 29). La description ethnographique associe l'étude d'une culture (*ethnos*) à l'écriture (*graphè*), et fait « de leur relation sa spécificité » (*ibid*, p. 56).

L'objet d'étude de ma thèse de doctorat m'a menée à passer d'une discipline, la psychologie clinique, à une autre, la socio-anthropologie, qui n'est pas venue recouvrir la psychologie, mais plutôt la continuer et la compléter. Cette recherche visait à explorer la relation de personnes porteuses du syndrome d'Asperger aux éléments vivants non-humains, par le recueil d'entretiens approfondis et par des études de terrain aux domiciles de deux participantes, chez qui j'ai vécu pendant plusieurs jours. J'ai tenté de mettre en évidence les processus subjectifs déployés par les participants et questionné leurs représentations des

éléments vivants non-humains et les relations intersubjectives tissées avec ceux-ci, notamment à partir de leurs expériences sensorielles quotidiennes³. C'est donc presque naturellement, sans l'avoir consciemment décidé, que la méthodologie de ma thèse s'est axée autour, d'un côté, des compétences pour mener des entretiens cliniques acquises lors de mes études en psychologie clinique, et, de l'autre, de la pratique de l'écriture qui m'accompagne depuis mon plus jeune âge.

Cette expérience de l'écriture s'est avérée d'une aide considérable pour réaliser ces deux études de terrain. En effet, « écrire » ne se résume pas, du moins d'après mon expérience, à « rédiger », à aligner des mots pour construire des phrases pour créer du sens, à une pratique concrète, visible et productive. Elle relèverait (et témoignerait) avant tout d'un rapport sensible au monde, et engendrerait et entretiendrait des capacités d'observation intense générant une intimité avec celui-ci en même temps qu'un recul lucide ; la « rédaction » en elle-même relèverait d'une traduction au plus près de ces observations et de ce qu'elles éveillent en soi. Toutes ces années de pratique de l'écriture m'ont permis d'acquérir une forme d'observation patiente, qui à la fois me distanciat du monde par l'extériorité qu'elle instaurait, et à la fois m'y liait puisque j'y entraais mentalement pour les intégrer, les ressentir, et ensuite les traduire par écrit.

Je ne souhaite pas approfondir la question du rapport à l'écriture qui peut s'avérer intime et qui n'est pas pertinente ici ; simplement, ces capacités d'écriture (qui ne sont donc pas uniquement des capacités de rédaction mais aussi tout ce qui « a lieu » en amont, qui relèverait d'une forme de disponibilité et d'attention intense) sont primordiales pour réaliser des études ethnographiques et pour ciseler et préciser notre pensée et nos observations au moment de les restituer. Comme l'écrit encore l'anthropologue François Laplantine : « Sans l'écriture, le visible resterait confus et désordonné » (2015, p. 29) ; ainsi, l'ethnographie, en tant que transformation du regard en écriture (ou en rédaction), relèverait d'une édification scripturale de l'expérience.

Cependant, entre l'écrit de recherche et l'écrit de fiction ou poétique, la parenté s'arrête là. En effet, la dis-

3 « Une socio-anthropologie du syndrome d'Asperger. Regards obliques sur le monde moderne » (2021).

position intérieure n'est pas la même selon que l'on écrit un texte littéraire ou un texte ethnographique. On ne réfléchit pas de la même manière, on n'oriente pas sa pensée dans la même direction. L'écriture littéraire, qu'elle soit de fiction ou poétique, requiert une sorte de suspension du cartésianisme et de la réflexion consciente ; en quelque sorte, on ne réfléchit pas (trop) consciemment pendant⁴.

Ensuite, la description ethnographique n'est pas et ne doit pas devenir imaginative, sans quoi l'anthropologue sortirait du cadre de la recherche. Le texte ethnographique en lui-même ne relève pas de l'interprétation, mais plutôt d'un découpage, d'une mise en ordre du réel, d'une traduction de celui-ci. L'ethnographie n'a rien d'une introspection ; elle relève d'une « extratextualité »⁵ (*ibid*). Anthropologue spécialisée dans le domaine de la sorcellerie, Jeanne Favret-Saada écrit : « C'est une propriété remarquable du texte ethnographique qu'y soit régulièrement occulté le sujet de l'énonciation (c'est-à-dire l'auteur), lequel s'efface devant ce qu'il énonce de son objet. » (1994, p. 49). Autrement dit, il s'agit, avec ce type d'écriture, de demeurer dans un état de *non-analyse*, voire de tendre vers une « réduction phénoménologique » : comme l'écrit Merleau-Ponty, « le réel est à décrire, et non pas à construire ou à constituer » (1945, p. 10).

Pour Bronislaw Malinowski, l'un des pionniers de l'étude de terrain et de l'observation participante, « le but [d'un anthropologue] est de saisir le point de vue de l'indigène, de comprendre sa vision du monde » (1993, p. 81-82). Il ne s'agit pas de soi, mais toujours de l'autre ; même s'il est vrai qu'il s'agit d'un autre compris à partir de ce qu'il nous est possible d'en percevoir en tant qu'individu culturellement et individuellement marqué : « on ne voit pas comment l'ethnographe pourrait s'abstraire lui-même du récit qui fonde sa description [...] » (Favret-Saada, 1994, p. 49). Il n'existe pas de « description pure », puisque « toute description [est] construite à partir d'un imaginaire. Bref, la description est une activité d'interprétation » (Laplantine, 2015, p. 107). Mais le devoir d'un anthropo-

4 Toujours selon mon expérience personnelle ; il ne s'agit pas de donner une recette ou de parler pour les autres.

5 En cela, l'écriture ethnographique rejoint la littérature selon Deleuze : « [...] la littérature [...] ne se pose qu'en découvrant sous les apparentes personnes la puissance d'un impersonnel qui n'est nullement une généralité, mais une singularité au plus haut point [...] Ce ne sont pas les deux premières personnes qui servent de condition à l'énonciation littéraire ; la littérature ne commence que lorsque naît en nous une troisième personne qui nous dessaisit du pouvoir de dire Je [...] » (1993, p. 13).

logue est justement de savoir faire la part des choses, d'être capable (tout comme un psychanalyste ou un psychologue) de démêler ce qui vient de soi et ce qui relève de l'autre, et de l'expliciter tant que possible pour projeter le moins possible sur ce qui est observé les présupposés de sa propre culture, de sa propre éducation ; en cela, l'écriture littéraire est considérablement plus libre.

Ainsi, pour les anthropologues, l'écriture est un outil de travail, une méthode de recherche permettant, par la description la plus objective possible (sans pour autant se leurrer quant à la relativité de la neutralité), de traduire, d'approcher au plus près les phénomènes sociaux, l'espace sensible et visible dans lequel sont inscrits les individus, la *texture* de leur quotidien. Pari ambitieux et plutôt insolent lorsqu'on la compare aux méthodologies scientifiques actuelles. Et pourtant, voilà plus d'un siècle que l'ethnographie fait ses « preuves » et qu'elle perdure en tant que méthode de recherche. En tout cas, on n'a pour l'instant rien trouvé de mieux pour la remplacer.

L'écriture fait donc pour certains, jusqu'à nouvel ordre, office de méthode de recherche ; « écrire » est considéré comme une activité par l'intermédiaire de laquelle il est possible de faire des découvertes, d'appréhender, voire de comprendre⁶ l'altérité.

Un « travail » sur la réalité

François Laplantine considère que « [...] cette exigence de mener un projet scientifique sans renoncer à la sensibilité artistique est peut-être le propre de l'anthropologie » (*ibid*, p. 65). Il explique que la description ethnographique, fondée sur le sensible et le visible, permet de se diriger vers un métalangage, c'est-à-dire de tirer de la réalité empirique des concepts, des théories abstraites. « Écrire » permet donc d'aller plus loin en s'abstrayant de la base empirique qui servait de socle à l'anthropologue. Qu'en est-il alors du roman ? De la liberté d'inventer qui est celle de l'écrivain ?

Pour Michel Butor, « le roman est une forme particulière du récit [...] il est un des constituants essentiels de notre appréhension de la réalité » (1964, p. 7). Il propose d'appeler « symbolisme d'un roman » (*ibid*, p. 12) les relations entre ce que le roman décrit et la réalité : la littérature relèverait selon lui d'une « expérience méthodique » (*ibid*, p. 14), dans le sens où la fiction au-

⁶ Du latin « comprehendere », « comprendre » signifie « saisir ensemble, par l'intelligence, par la pensée ».

rait pour fonction de combler les vides de la réalité en nous éclairant sur celle-ci. Le roman serait « le lieu par excellence où étudier de quelle façon la réalité nous apparaît ou peut nous apparaître ; c'est pourquoi le roman est le laboratoire du récit » (*ibid*, p. 9).

Ainsi, comme pour un anthropologue, la matière première d'un écrivain serait la part observable et sensible de la réalité ; cependant, le métalangage d'un écrivain ne serait pas constitué de concepts et de théories, mais de personnages et de fictions ; on pourrait même envisager qu'un écrivain agit dans le sens inverse de celui d'un chercheur : plutôt que le terrain, c'est la fiction en elle-même qui lui sert de laboratoire en tant qu'espace où la réalité serait rejouée, parfois à l'extrême, faisant office de miroir grossissant d'éléments de cette réalité, et l'écriture agirait alors comme un microscope. Le chercheur ne peut pas se permettre un tel décollement, et j'avoue avoir très bien ressenti ce décalage lors de mes études de terrain, qui m'est apparu sous la forme d'une certaine *lourdeur* de l'écriture ethnographique, d'une écriture rivée au réel, qui contrastait presque douloureusement (plus exactement en générant un certain *ennui*) avec ma pratique de l'écriture de romans, de nouvelles, ou de textes qualifiés de « poétiques ».

Un écrivain aurait cette liberté qu'un chercheur ne pourrait pas se permettre d'avoir : celle de s'abstraire de la réalité et à la fois d'intensifier le réel et de jouer avec lui. Ce faisant, un écrivain d'une part s'extrait d'un certain pacte social, comme nous allons le voir à présent, et de l'autre se sert de la réalité pour la reconstruire à sa guise, tout en la montrant et en permettant de faire l'expérience de certains aspects de cette réalité, comme nous l'aborderons ensuite.

Dans ses *Lettres à un jeune poète* (1937), Rilke insiste à plusieurs reprises sur l'importance fondamentale de la solitude de l'écrivain ou du poète, cette solitude agissant « en silence d'une manière continue et efficace comme une force inconnue sur tout ce que vous vivrez et ferez, comme fait en nous le sang de nos ancêtres » (*ibid*, p. 108). La solitude est élevée au rang de « travail, rang et métier » (*ibid*, p. 62), et, sans elle, impossible d'accéder à la beauté fondamentale du monde ni à une écriture authentique qui permettra d'en rendre compte.

Cette importance de la solitude, de la coupure de l'écrivain d'avec les autres, nous la retrouvons chez

Virginia Woolf, pour qui il est nécessaire de partir « se retirer, seul[e], dans une pièce solitaire où [...] ils [les écrivains] ont dominé leurs perceptions, les ont étayées et transformées pour en faire l'étoffe de leur art » (2008, p. 112), ou encore Marguerite Duras : « La solitude de l'écriture c'est une solitude sans quoi l'écrit ne se produit pas, ou il s'émiette exsangue de chercher quoi écrire encore. Perd son sang, il n'est plus reconnu par l'auteur. [...] Il faut toujours une séparation d'avec les autres gens autour de la personne qui écrit les livres. C'est une solitude. C'est la solitude de l'auteur, celle de l'écrit » (1993, p. 17). Pour elle, « la solitude c'est ce sans quoi on ne fait rien. Ce sans quoi on ne regarde plus rien. C'est une façon de penser, de raisonner, mais avec la seule pensée quotidienne » (*ibid*, p. 38).

Pour écrire, un écrivain devrait faire allégeance à la solitude comme une façon de se placer hors du pacte social, de s'émanciper des règles de la socialisation pour s'inscrire dans un autre rapport au monde, de se délier des contraintes relationnelles afin de libérer sa *créativité*, une liberté de créer qui saurait se dégager, dans une certaine mesure au moins, du *règlement*, pour parvenir à inventer un style qui aurait la force de rendre compte d'un monde imaginaire créé sur le dos de la réalité, monde inventé à partir d'elle, parlant d'elle, mais en s'en émancipant.

Comme l'écrit Roland Barthes : « Ainsi sous le nom de style, se forme un langage autarcique qui ne plonge que dans la mythologie personnelle et secrète de l'auteur [...]. Le style a toujours quelque chose de brut [...] il est comme une dimension verticale et solitaire de la pensée. [...] Il est la "chose" de l'écrivain, sa splendeur et sa prison, il est sa solitude. [...] le style se situe hors de l'art, c'est-à-dire hors du pacte qui lie l'écrivain à la société » (1972, p. 12). Pour Barthes, l'écriture ne saurait être un instrument de communication, elle relève d'une « contre-communication » et cela ne peut être atteint que si l'écrivain inscrit son écriture hors « des normes de la grammaire et des constantes du style » (*ibid*, p. 14).

Ainsi, il y aurait une désocialisation nécessaire de l'écrivain, qui, comme l'individu dont la raison est emportée par un délire, recréerait, grâce à la solitude et à la coupure d'avec les contraintes et les normes relationnelles, un monde imaginaire, une reconstruction de la réalité légèrement déliée des lois so-

ciales, et s'inscrirait, même momentanément, dans une « contre-communication » plus ou moins partageable⁷. L'écrivain serait ainsi celui, celle, qui peut se permettre de transgresser la langue parce qu'elle en a la maîtrise, pour atteindre, comme l'écrit Barthes, « un au-delà du langage », une « surnature du langage » (*ibid*, p. 11). Pour Gilles Deleuze, le style, dans la littérature, trace dans la langue « une sorte de langue étrangère, qui n'est pas une autre langue, ni un patois retrouvé, mais un devenir-autre de la langue, une minoration de cette langue majeure, un délire qui l'emporte, une ligne de sorcière qui s'échappe du système dominant » (1993, p. 15).

Du latin « delirare », délirer signifie « sortir du sillon » : la solitude permettrait à un écrivain de sortir du sillon, du convenable, du normal, du grammaticalement correct, de la consigne, de la ligne tracée, pour faire autrement que ce que la réalité impose ; pour inventer, il est nécessaire de s'écarter du sillon, de sortir de l'empirique. Finalement, pour parler en termes freudiens, il s'agit de se jouer du principe de réalité.

Freud considérerait que « [...] le contraire du jeu n'est pas le sérieux, mais la réalité » (2010, p. 6), et qu'on peut déceler dans les jeux des enfants des traces d'activité poétique « en tant qu'il [l'enfant] se crée un monde à lui, ou, plus exactement, qu'il transpose les choses du monde où il vit dans un ordre nouveau tout à sa convenance » (*ibid*). Comme les rêveries, la création littéraire se situerait selon Freud dans la continuation du jeu et viendrait s'y substituer à l'âge adulte (même si cette chronologie est discutable, puisque des enfants écrivent). Donc, si l'écriture est une continuation du jeu, pour paraphraser Freud, *le contraire de l'écriture n'est pas le sérieux, mais la réalité*. L'écrivain qui joue avec la langue, alors, ne délirerait pas, puisqu'il joue, non pas à l'encontre de la réalité, en dépit d'elle, mais avec elle, à partir d'elle, comme rivale et partenaire. Il rejouerait la réalité autrement (« Il n'y a pas de littérature sans fabulation » [Deleuze, 1993, p. 13]). Le roman, selon Barthes, trouble l'imaginaire en lui donnant « la caution formelle du réel, mais

⁷ En effet, qu'est-ce qui permet à un écrivain de faire le pari que ce qu'il écrit a la potentialité d'intéresser quelqu'un d'autre que lui, d'emporter quelqu'un d'autre dans la réalité parallèle qu'il a créée ? Quand on écrit, on ne se pose pas la question. Ce qu'on écrit n'est tout d'abord jamais adressé. On est finalement un peu comme le fou qui ne doute pas de la réalité de son délire : pendant l'écriture, une conviction nous guide. C'est lorsque c'est écrit et qu'il faut réécrire, lorsqu'on est sorti de cette forme d'emprise intérieure (ou de lune de miel) de l'écriture, qu'on commence à douter.

laisse à ce signe l'ambiguïté d'un objet double, à la fois vraisemblable et faux [...]» (1972, p. 28). Le lecteur comme l'écrivain savent que ce qui est écrit est fictif, même s'ils y croient: «[...]l'écrivain montre du doigt le masque qu'il porte. Toute la littérature peut dire [...] je m'avance en désignant mon masque du doigt » (*ibid*, p. 32).

Précédemment, j'ai cherché à démontrer que l'écriture peut faire office de méthode de recherche et que le roman permet d'éclairer la réalité. Si, pour cela, l'écrivain doit s'extraire, le temps de l'écriture, du pacte social en choisissant la solitude pour sortir du sillon et s'inventer une langue, le « travail » sur la réalité auquel il s'adonne alors ne relève cependant pas du délire, voire permettrait d'aborder la question de la folie, de sa propre folie, sans y tomber : « Il y a une folie d'écrire qui est en soi-même, une folie d'écrire furieuse mais ce n'est pas pour cela qu'on est dans la folie. Au contraire » (Duras, 1993, p. 64). La langue de l'écrivain permettrait d'exprimer ce qui, dans la langue commune, relèverait du délire, et permettrait de faire l'expérience de la déraison, tout comme l'anthropologue peut approcher l'expérience d'être un Arapesh sans jamais en devenir vraiment un.

En effet, pour Deleuze, la littérature se situe « du côté de l'informe et de l'inachèvement » (1993, p. 11). L'écriture serait un devenir, un processus, jamais l'imposition à ce qui existe d'une forme d'expression, d'imitation ou d'identification. Ce devenir de l'écriture relèverait d'une quête afin de « trouver la zone de voisinage, d'indiscernabilité ou d'indifférenciation [...]. On peut instaurer une zone de voisinage avec n'importe quoi, à condition d'en créer les moyens littéraires [...]. Quand Le Clézio devient-Indien, c'est un Indien toujours inachevé, qui ne sait pas « cultiver le maïs ni tailler une pirogue » : il entre dans une zone de voisinage plutôt qu'il n'acquiert des caractères formels » (*ibid*, pp. 11-12). L'anthropologue peut « entrer dans la zone de voisinage » de l'être au monde d'un Arapesh sans jamais en être un, en restant inscrit dans le processus du devenir-Arapesh, jamais en atteignant une forme-Arapesh, un être-Arapesh.

L'écriture est une quête, une approche, jamais un arrêt sur une cible enfin atteinte. Elle peut être un moyen de faire l'expérience de (être un Arapesh, être fou, être une autre espèce animale, etc.), sans jamais avoir la certitude qu'il s'agit bien de cette expérience

et non d'une autre. Et c'est bien cela, cette incessante non certitude de l'écrivain⁸, qui permet à un écrivain de continuer à écrire, à rester inscrit dans un devenir, un processus, et non d'entrer dans un état : « La maladie n'est pas un processus, mais arrêt du processus [...]. Aussi l'écrivain comme tel n'est-il pas malade, mais plutôt médecin, médecin de soi-même et du monde. [...] La littérature apparaît alors comme une entreprise de santé [...] » (*ibid*, p. 14). Et c'est cette santé qui préserve la capacité d'une écrivaine à continuer à fabuler pour « inventer un peuple qui manque » (*ibid*).

Ouverture: écrire la folie?

Écrire ou délirer : comme nous l'avons vu, on peut difficilement faire les deux en même temps. Quand on écrit, c'est peut-être un délire, en tant que « processus » : « Mais quand le délire retombe à l'état clinique, les mots ne débouchent plus sur rien, on n'entend ni ne voit plus rien à travers eux, sauf une nuit qui a perdu son histoire, ses couleurs et ses chants. La littérature est une santé »⁹ (*ibid*, p. 9). Comme en témoigne Sarah Chiche (2020), la souffrance psychique, lorsqu'elle dépasse un certain seuil, entraîne la perte même du langage, rend impossible toute écriture. Mais peut-on, par l'entremise de l'écriture, approcher l'expérience « d'être fou » ?

L'écriture serait un outil puissant pour parvenir à côtoyer la folie sans qu'elle nous emporte, d'entrer dans sa zone de voisinage. Nous avons montré en effet que l'écriture, en tant que méthode de recherche en anthropologie, permet d'approcher la réalité, l'être au monde d'un individu. Par ailleurs, la langue de l'écrivain, son style, ferait office de harnais de sécurité qui lui permettrait de se pencher au-dessus du précipice de la déraison sans y tomber. L'écriture serait donc un moyen valable d'explorer la folie de l'intérieur, du moins d'en effleurer l'essence.

Écrire l'histoire d'un personnage fou permettrait aux lecteurs et aux écrivains d'approcher l'être au monde de ce personnage de l'intérieur, de tenter de questionner la folie qui lui est propre autrement qu'en portant

8 Les lacaniens parlent de « certitude psychotique » : le psychotique « a une certitude qui est que ce dont il s'agit – de l'hallucination à l'interprétation – le concerne [...] et cette certitude est radicale [...], cela signifie quelque chose d'inébranlable pour lui » (Lacan, 1957, p. 153).

9 Deleuze connaissait-il le principe d'indétermination en physique quantique ? Selon ce principe, il est impossible de calculer à la fois la vitesse et la position d'une particule (principe contre-intuitif pour la physique classique). Comme l'explique Deleuze, il ne peut y avoir à la fois processus (vitesse) et état (position).

sur elle un regard psychopathologique, analytique, un regard de chercheur ou de thérapeute. Écrire la folie, ou sur une folie particulière, à travers un roman, ce serait tenter, comme un ethnographe, d'entrer dans la zone de voisinage de cette folie particulière sans l'analyser ; c'est cette « extratextualité » dont parle François Laplantine (2015), c'est-à-dire cette nécessaire sortie (partielle) hors de soi pour entrer (partiellement) dans la réalité de l'autre. Nous avons vu qu'écrire, c'est tenter de vivre auprès, d'entrer dedans, en sachant malgré tout qu'il est difficile d'aller au-delà du seuil. C'est aussi accepter la non-analyse, parce que l'analyse demande de reculer pour mieux voir, de s'éloigner pour comprendre. C'est ce que fait un anthropologue une fois ses études de terrain transformées en textes ethnographiques, lorsqu'il en tire des concepts. C'est ce que ne fait pas un écrivain, ou bien au risque de rendre son texte artificiel, dévitalisé ; de quoi aurait l'air une enfant qui se mettrait à analyser son jeu au moment même où elle joue ? Pour cela, il faudrait arrêter le processus (ou entrer dans un autre processus).

Enfin, que permettrait « écrire la folie » ? Si je pose la question ainsi, c'est parce que ma propre expérience m'a montré qu'écrire la folie d'un personnage amène à considérer sa folie, non pas en tant qu'aliénation, mais en tant qu'altérité.

Aborder la folie par l'écriture est une tentative que j'ai entreprise très tôt, bien avant de savoir que j'allais m'engager dans des études de psychologie puis de socio-anthropologie ; à quatorze ans, j'avais écrit l'histoire d'une jeune fille qui, perdant toute attache, traversait des environnements, des mondes de plus en plus incohérents, et finissait par se poser cette question : « Suis-je folle ? Ou bien est-ce ma réalité qui déraisonne ? ». Tentative que j'ai reprise à vingt-six ans, avec un roman¹⁰ racontant l'enfoncement progressif dans la folie d'un jeune homme poursuivi par son délire, convaincu d'être empêché de mener à bien sa mission (écrire un livre sur la « Réalité »), entouré d'« aveugles mentaux » (les non-fous, les psys en étant les plus dignes représentants) qui l'obligent à « composer avec leur cécité chronique » : « Pour les aveugles, c'est toujours nous qui sommes en défaut. Il faut faire

attention au moindre de nos gestes, de nos regards. Ils interprètent. »

Plus qu'approcher la folie, ce personnage fou de mon roman m'autorisait à poser sur le monde un autre regard, un regard transgressif, délié des normes sociales et des habitudes de la logique¹¹. Ce n'était donc pas sa folie en elle-même qui m'intéressait, mais l'altérité en tant qu'elle permettait d'aborder le monde sous un autre angle, et aussi de faire l'expérience du monde par l'entremise d'une pensée et d'une perception nouvelles qui sortent du sillon. C'est peut-être un leurre, mais un leurre qui a conscience de lui-même, une tentative.

Bibliographie

- Barthes, R. (1972). *Le degré zéro de l'écriture*. Paris : Éditions du Seuil.
- Butor, M. (1964). *Essais sur le roman*. Paris : Gallimard.
- Chiche, S. (2020). *Saturne*. Paris : éditions du Seuil.
- Deleuze, G. (1993). *Critique et clinique*. Paris : Éditions de Minuit.
- Duras, M. (1993). *Écrire*. Paris : Gallimard.
- Favret-Saada, J. (1994). *Les Mots, la Mort, les Sorts*. Paris : Gallimard.
- Freud, S. (2010). *Freud et la création littéraire*. Paris : PUF.
- Lacan, J. (1957-1958). *Séminaire V. Les formations de l'inconscient*. Paris : éditions du Seuil.
- Laplantine, F. (2015). *La description ethnographique*. France : Armand Colin.
- Malinowski, B. (1993). *Les Argonautes du Pacifique occidental*. Paris : Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (1945). *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard.
- Rilke, R-M. (1937). *Lettres à un jeune poète*. Grasset : Les Cahiers Rouges.
- Woolf, V. (2008). *L'écrivain et la vie*. Paris : Payot&Rivages.

¹⁰ *Saint-Jean l'Aveugle* (2018, non publié).

¹¹ Même s'il ne s'agissait pas là d'un objectif en soi de l'écriture de ce roman, mais plutôt d'un effet secondaire.

ENTRETIEN AVEC SYDNEY COHEN À PROPOS DE SON OUVRAGE *SUIVRE PAULINE*

JEAN-MARC TALPIN

Professeur émérite de psychopathologie et psychologie clinique
Psychologue clinicien

BRUNO CUVILLIER

Professeur émérite de psychologie du travail

SYDNEY COHEN

Psychiatre et psychanalyste

Le livre¹ de Sidney Cohen, psychiatre et psychanalyste, nous fait vivre le suivi d'une patiente, Pauline, dont on sait dès les premières pages, qu'elle se suicide. Ce récit nous emporte en nous plongeant dans cet accompagnement, nourri d'espoirs, d'irritations, de découragements, d'enthousiasme. Au fil des pages, on se surprend à ressentir les émotions de l'auteur. Outre l'écriture captivante, l'auteur nous donne à lire un possible support pédagogique, qui fait la part belle à sa pratique professionnelle traversée par le doute, les questionnements, les remises en cause. Une posture éloignée de l'expertise, dont on nous rebat trop souvent les oreilles. Les premières lignes de son livre en donne le ton : « Comment suivre Pauline ? Suivre, on le dit d'un médecin pour son patient. Mais avec Pauline la suivre, cela voulait dire courir derrière elle ou s'accrocher à sa roue pour rester en sa compagnie, ne pas être lâché ni la lâcher sur le long parcours que nous avons entrepris de faire ensemble, un parcours frénétique, chaotique, à donner parfois le vertige ». Nous vous proposons un entretien avec cet auteur, qui fut pendant de nombreuses années, responsable d'une unité de psychothérapie psychanalytique de service public, le PARI, où Pauline a été suivie.

Bruno Cuvillier

1 *Suivre Pauline*, Fauves Editions, 234 pages, 20 euros

Jean-Marc Talpin : Vous présentez dans votre ouvrage dans une forme littéraire le suivi de cette patiente Pauline qui vous a particulièrement marqué. Ce suivi s'est réalisé il y a plus de 30 ans. Je souhaitais que vous puissiez nous éclairer sur l'envie ou le besoin que vous avez eu de revenir sur cet accompagnement ?

Sydney Cohen : Ce besoin est venu de deux choses. D'une part de la fin tragique de Pauline qui avait laissé en moi une trace vive et douloureuse, d'autre part du travail qui avait été fait avec elle qui m'était apparu comme vraiment riche. Il méritait d'être rapporté, je pense, autant pour sa difficulté, avec les nombreux écueils que nous avons rencontrés et la façon dont j'ai été mis fortement à l'épreuve, que pour l'intérêt que pouvait susciter la prise en charge d'une patiente comme elle à la personnalité si riche et si complexe. Elle présentait quelque chose de très paradoxal, avec d'un côté une grande instabilité, de l'autre elle m'apparaissait comme de grande intelligence et d'une grande finesse avec beaucoup de ressources et de potentialités. Cela a suscité chez moi des mouvements internes assez contradictoires. Comme je l'évoque dans le livre, j'étais au départ plutôt dans une sorte de tiédeur vis-à-vis de cette prise en charge. J'avais à l'époque un passé de psychiatre plus que de psychanalyste, et les patients de ce genre, toxicomaniaques, instables, constamment dans le passage à l'acte, j'en avais déjà une large expérience. On savait qu'on n'allait pas pouvoir faire grand-chose avec eux parce qu'ils ne faisaient que passer chez nous, on les voyait souvent vite disparaître, ils allaient parfois parcourir la France entière allant d'une institution à une autre. Au départ j'étais donc très sceptique sur une possibilité de prise en charge. Quand elle m'a annoncé qu'elle était professeure de lycée, ce qui ne correspondait pas du tout au reste du tableau qu'elle me donnait à voir, ce paradoxe m'a intéressé. Par la suite, un peu contrairement à mes attentes, la relation s'est installée et Pauline a suivi plutôt régulièrement ses séances. Le parcours a été très riche et j'ai vu s'opérer des changements importants. C'était une grande toxicomane, elle se piquait à l'héroïne régulièrement. Elle avait essayé tous les cocktails possibles et imaginables de drogue de la manière la plus violente et morbide. Au cours de notre travail elle a pu abandonner sa toxicomanie, ce qui est assez rare. Elle a tenté beaucoup de choses à ce moment-là pour en sortir, comme renouer avec ses parents avec lesquels elle avait rompu

depuis très longtemps, se raccrocher autant qu'elle le pouvait à son travail, enfin s'arracher avec beaucoup de difficulté de la relation d'emprise dans laquelle elle était avec son compagnon. Je me sentais comme partie prenante de ce processus. Son suicide a été le seul suicide que j'ai connu dans toute ma carrière en cours de traitement.

À la suite de ce suicide, j'ai immédiatement eu l'idée qu'il fallait que j'en écrive quelque chose. J'avais écrit très vite la première page de ce livre, mais elle est restée en attente de sa suite pendant 30 ou 35 ans. Je ne suis pas allé plus loin, j'avais quelques notes que je prenais après nos séances. Pour les deux raisons que j'ai invoquées, l'idée d'en écrire quelque chose me trottait dans la tête mais ça n'allait pas plus loin. La première phrase du récit : « Pauline est morte. Certainement mais qui peut le savoir, elle était seule. » résume tout son drame. Ça attendait la suite... cette phrase est le début de cette sorte d'épilogue qui correspond à la page que j'avais pratiquement écrite d'emblée.

Pour raconter ce drame, j'avais plutôt envie de l'écrire sur un mode un peu littéraire, mais le temps passant, je n'y croyais plus beaucoup. Et puis à la fin de ma carrière, quand j'ai nettement réduit mon travail de d'analyste, j'ai ressenti, dans cette période de bilan qu'elle constitue et pendant laquelle on prend ses distances, j'ai eu très envie de restituer quelque chose de ma pratique dans son ensemble, cette pratique qui m'avait beaucoup apporté.

Alors c'est Pauline qui s'est imposée à moi et je me suis lancé pendant plusieurs mois dans l'écriture. J'avais envie de rendre compte de cette pratique, en utilisant donc un langage qui soit lisible par tous, notamment par des personnes qui n'étaient pas psychanalystes. Il m'est arrivé de faire des interventions à l'université inter-âges, auprès des étudiants, des lycéens, j'ai alors eu beaucoup de plaisir à cela alors que ce n'était pas simple comme exercice. J'ai trouvé enrichissant d'essayer de rendre compte de ce qui généralement était travaillé au niveau de la théorie et de ses concepts souvent abstraits et ardu dans un langage audible par tout le monde. Je trouvais même que ce genre d'exercice était nécessaire pour un psychanalyste à la fois pour sa propre gouverne, clarifier par ce biais ses propres concepts implicites, et pour la transmission. Les psychanalystes ne l'ont pas suffisamment fait à mon sens. Je pense qu'ils le payent cher à présent. Ils ont pensé qu'il n'était pas nécessaire d'aller se faire comprendre ailleurs qu'entre eux. Si les autres vou-

laient comprendre, il fallait pénétrer leur domaine, « Faites-vous psychanalyser ! » disait-on, il y avait là beaucoup d'arrogance. Ou bien ça relevait de l'injonction religieuse, qui présuppose une pratique pour comprendre.

J-M. T. : Vous avez souhaité finalement vous adresser à des personnes qui n'étaient pas familières avec la psychanalyse en utilisant le langage pour rendre compte d'une pratique avec en même temps toute la rigueur nécessaire ?

S.C. : C'est à dire qu'en effet la référence implicite à la théorie n'est jamais abandonnée et j'essaie souvent d'explicitier en langage clair ce qui est si obscure, comme les notions de transfert, de pulsion, d'inconscient, etc., mais je trouve anormal qu'on ne puisse pas traduire tout cela dans un langage accessible à n'importe qui. La psychanalyse au fond n'est bien sûr qu'une expérience humaine et comme toutes les expériences humaines on doit pouvoir en rendre compte de façon compréhensible.

Elle a certes un caractère exceptionnel qui ne ressemble à rien d'autre, car elle se déroule dans un cadre qui met en scène 2 personnes de façon particulière. L'une va venir raconter toute son histoire, parler de tout ce qui lui passe par la tête et l'autre a le souci de ne travailler que son écoute. C'est quelque chose de tout à fait insolite. On l'a souvent comparé à la confession ou à une profonde confiance avec des amis de confiance. Mais si on y regarde bien, on est loin de cela, cette position nécessite beaucoup de travail finalement. Écouter sans jugement, sans critique, sans conseil, sans agir, une écoute qui se déleste de tous les *a priori* et qui ne se donne qu'un but : que tout reste ouvert vers ce qui est imprévisible ou inconnu au détour d'une pensée qu'on laisse librement vaquer. Cette position n'est pas facile à garder. Avec Pauline par exemple, c'était une situation limite, parce qu'elle me poussait sans cesse à sortir de cette position-là. Et la question était, comment la conserver sans tomber dans une raideur glaciale.

J-M. T. : Est-ce que cet assouplissement du cadre a pu avoir une influence sur votre position de thérapeute par la suite ?

S.C. : À l'époque de Pauline, la psychanalyse régnait sur de nombreux courants de pensée et nombreuses étaient les règles sur l'attitude que devait avoir le psychanalyste. Le dogme régnait. Il y avait toutefois des débats importants au sein de la psychanalyse sur la notion de silence de l'analyste, qui était, dans

certaines écoles, une sorte de prescription quasi religieuse considérée comme incontournable. Elle a abouti à des pratiques où le psychanalyste pouvait rester silencieux pendant des mois, voire des années. Pour ma part j'ai toujours pensé qu'on ne pouvait soutenir longtemps une écoute véritable en restant silencieux. L'écoute doit se faire nécessairement dans une certaine tension, qui résulte de l'injonction interne qu'à un moment ou un autre il va falloir qu'on intervienne, qu'on trouve des liens, qu'on fasse écho à ce que le sujet est en train de dire. Si on n'a pas cette sorte d'injonction interne, si on se cantonne au silence, on n'écoute plus. On a plus aucune contrainte pour garder une certaine attention, ça me paraît tout à fait humain cette histoire-là.

Par ailleurs pour répondre à votre question, il nous faut parler du cadre dans lequel Pauline a été prise en charge. C'était une institution que l'on avait créée de toute pièce, et que nous avons appelé un peu par défi le PARI, Psychothérapie, Application, Recherche, Intersectorielle. Nous étions un groupe de jeunes psychologues ou psychiatres qui avaient une sensibilité analytique. Notre pari était de créer dans un cadre public les conditions de ce qui se pratique généralement en privé qui, lui, offre un cadre très intime, mais notamment de faire des psychothérapies psychanalytiques gratuites. On sait à quel point la question du paiement a été considérée comme importante pour le maintien d'un certain investissement, c'est le cas de le dire, j'en suis moi-même convaincu. Mais ma longue expérience de 35 ans dans ce service m'a tout autant convaincu que cette gratuité, si elle rendait les choses moins faciles, car le sujet n'est pas tenu par le paiement, n'était pas un obstacle rédhibitoire à partir du moment où une certaine accroche s'était faite avec le patient. C'est ce qui s'est passé avec Pauline, malgré son instabilité, malgré ses tendances au passage à l'acte, le lien qui s'est établi avait suffisamment de force pour se maintenir malgré tous les aléas, et ils étaient nombreux, et a permis de poursuivre assez longtemps ce travail.

Ajoutons au sujet du cadre un point : Pauline a dû avoir recours également à des hospitalisations et à des traitements, autant pour ses cures de désintoxication que par rapport à ses tentatives de suicide. Une prise en charge conjointe est aussi une expérience. Elle a été facilitée du fait qu'il s'agissait d'un rapport entre institutions. De plus, au sein de l'hôpital public, j'avais pour interlocuteur un médecin qui respectait

grandement le travail de psychanalyse, ce qui a permis un fonctionnement plus fluide, moins de rivalité qui peut être ravageuse pour le patient. Au sein de ce cadre général malgré tous les événements qui ont émaillé la cure, je n'ai pas l'impression d'avoir beaucoup dérogé à ma position d'analyste. Je suis toujours resté dans une position privilégiant l'écoute, une position non prescriptive, celle-là je la laissais à d'autres. À propos de cette position, au passage, je ne fais pas trop de distinction entre ce qui est psychothérapie et ce qui est psychanalyse. Il s'agit de la même écoute.

Juste une petite digression qui m'écarte de Pauline. Je me souviens très bien d'un patient psychotique que j'avais suivi pendant longtemps, conjointement avec un psychiatre de secteur qui faisait les prescriptions médicamenteuses absolument nécessaires (neuroleptiques). Lors des visites chez moi, ce patient avait très bien compris la différence entre nous. Il savait très bien que j'étais là pour écouter tout ce qu'il pouvait me dire de ses fantaisies délirantes, en revanche avec le collègue il se gardait de dire les mêmes choses car il savait que ça allait occasionner plus de traitement ! C'est Pauline elle-même qui, un jour où elle était hospitalisée, même si elle était prise entre deux mouvements contradictoires, a préféré que je n'aie pas la voir, voulant sauvegarder notre cadre relationnel. Mais à côté de cela j'ai pu manifester soit une certaine empathie à des moments ou adopter des attitudes de fermeté à d'autres, notamment quand elle venait complètement imprégnée de drogue.

J-M. T. : Dans ce livre vous donnez accès à votre pratique de thérapeute, vos doutes, vos craintes, voire vos agacements par moment lors de cette prise en charge. C'est assez rare ce dévoilement chez un analyste. Qu'est-ce qui vous a donné envie d'aller aussi loin dans le dévoilement ?

S.C. : Comme vous le constatez, ce dévoilement se fait au niveau de mes questionnements et des émotions que je livre dans l'écrit mais pas à Pauline bien sûr. C'est une différence parce qu'il y a pas mal de méthodes psychothérapeutiques, notamment aux États Unis, où le thérapeute livre ses colères ou ses joies au patient en lui disant : « Ce que vous faites, ce que vous dites, voilà ce que ça me fait... » quitte à raconter sa vie ! L'un des motifs de ce dévoilement dans l'écriture avec le choix de Pauline, c'est que tout ce qui s'est passé avec elle l'a été dans l'excès, que ce soit chez elle ou chez moi. On pourrait dire que cette expérience avec elle constitue un fort grossissement de ce qui

peut se passer dans tout travail de ce genre d'allure plus banal. Chez elle, comme il est poussé à l'excès, tout est plus visible. Je pense que tous ces questionnements et ces émois nous traversent tout le temps dans le travail, car c'est bien avec notre subjectivité que nous travaillons même si nous nous attachons à en diminuer les effets, sauf que ça prend des dimensions moins importantes et que ce sont des mouvements plus fugitifs. On ne s'attarde pas dessus mais ça existe et c'est certainement quelque chose qui influe sur notre façon d'écouter ou d'intervenir, d'où l'importance qu'il y a à en prendre conscience ; Pauline me donnait l'occasion de rendre compte de ça. Ce travail aux limites soulevait des questions fondamentales que l'on se pose toujours peu ou prou mais ici avec force. Il suscitait des doutes sur ce que je faisais : pourquoi vouloir faire progresser quelqu'un, le faire avancer quand en lui tant de forces s'y opposent. Où le mène-t-on ? Parce que malgré toute notre retenue sur ces intentions, elles sont là.

C'est également le cas, je pense, pour d'autres métiers de la relation, comme les éducateurs ou ceux qui interviennent dans le monde du travail. On se demande toujours à un moment ou un autre quel sens cela peut avoir de s'acharner à essayer d'aider quelqu'un, à le faire sortir de ses ornières, à désirer pour lui. Pauline me décourageait parfois complètement. Elle retombait dans les mêmes échecs, les mêmes difficultés et j'ai souvent eu l'impression de revenir à la case départ. Mais, pour revenir à l'écrit, il faut convenir que la dimension légèrement romancée, un peu stylisée que j'ai adoptée a peut-être accentué les choses, c'est je crois le propre de toute écriture. Le simple fait de traduire en mots les choses vécues, ressenties, leur donne corps, les fixe alors qu'autrement elles seraient beaucoup plus fugaces, à peine perceptibles.

J-M. T. : Qu'est-ce que vous souhaitez ajouter à ce que vous avez pu dire ? Je me demandais pourquoi ce choix de Pauline car des patients vous avez dû en croiser beaucoup pendant 35 ans ?

S.C. : Pourquoi Pauline ? J'ai effectivement croisé beaucoup de patients, certains pour lesquels j'ai écrit des articles pour des revues, ou encore fait des exposés cliniques. Comme je l'ai dit c'était le seul suicide de ma carrière, elle a donc laissé une marque particulière avec la nécessité d'y revenir pour y réfléchir encore et encore. Cela ne m'avait pas lâché. Avouons-le, la fin tragique d'une histoire nous capte, nous tient car elle nous ramène à nos questions fondamentales

sur notre condition. Je le reconnais un peu à la fin du livre. C'est ce qui fait le succès du théâtre tragique, il nous prend davantage qu'une pièce légère. Il y a eu dans cet accompagnement un mouvement, une oscillation entre espoir et désespoir. C'était aussi le drame que je vivais avec elle. Je crois qu'on le retrouve dans le livre et ça participe du suspens qu'il y a. Cela m'a beaucoup accroché pour écrire. Beaucoup de personnes qui ont lu ce livre m'ont fait cette remarque : « On savait que Pauline était morte mais plus on avançait dans ton livre et plus on se disait que peut-être que cela n'allait pas se passer comme c'était annoncé ». Je me suis laissé prendre aussi au jeu de l'écriture et je vous avoue qu'à un moment je n'avais pas envie de finir ce livre car je n'avais pas envie d'en arriver à parler de sa mort. L'annonce de sa mort est faite au début presque pour m'en débarrasser dans l'histoire, mais plus j'avancais dans l'écriture et plus j'avais besoin de repousser la fin de ce livre, comme si c'était pour la faire vivre encore. Ça donne toute la mesure de l'attachement que j'ai éprouvé, je l'avoue, pour elle.

J-M. T. : Comment vous aimeriez que votre livre soit reçu ?

S.C.: Bien ! Évidemment ! Mais au-delà de cela, ce qui m'a fait le plus plaisir dans les témoignages que j'ai pu recevoir, ce sont ceux des enseignants qui m'ont dit qu'ils voulaient le faire travailler avec leurs étudiants. C'est une motivation que je n'avais pas au départ. J'avais seulement envie de restituer quelque chose de ma pratique comme je l'ai dit. Mais cette idée de la transmission m'est apparue comme vraiment essentielle. C'est finalement l'objet principal de ce travail : trouver le langage de la transmission. La psychanalyse est menacée, elle a perdu beaucoup de son aura et de terrain dans le champ intellectuel universitaire. On peut dire qu'elle l'a un peu cherché du fait de son caractère un peu hautain et hermétique,

du fait qu'elle n'a pas cherché à se mettre à la portée des gens. Mais il ne faut pas jeter le bébé avec l'eau du bain, comme c'est le cas actuellement. Je trouve que c'est injuste. La psychanalyse a inauguré un type d'écoute que j'estime unique et qui ouvre d'immense possibilité pour entendre la douleur et la souffrance intime. C'est ce qu'il y a à garder de la psychanalyse et à quoi je tiens beaucoup. On a aussi un peu vite oublié que la psychanalyse a rendu d'immenses services à la psychiatrie en étant à la pointe des réflexions qui ont été portées sur ce qu'on a appelé la psychothérapie institutionnelle et qui a fait sortir la psychiatrie de son archaïsme.

Il faut d'un autre côté qu'elle évolue, notamment que le psychanalyste sorte de sa tour d'ivoire. Je crois que c'est ce que j'ai essayé à mon modeste niveau en tentant de livrer ma part intime et en montrant que l'analyste est comme tout le monde. Montrer ce qu'il peut vivre ne nous discrédite en rien, bien au contraire. En revanche, chercher à protéger une image de neutralité à toute épreuve nous pénalise car on en perd un peu de notre dimension simplement humaine.

Enfin j'ai conscience qu'en choisissant un cas à l'issue aussi tragique j'ai pris le grand risque de discréditer cette approche, mais j'ai aussi voulu soulever de front la difficile question de l'échec thérapeutique. Celui-ci peut paraître évident en regard de l'issue. Il l'est beaucoup moins au vu de tout ce que Pauline a pu réaliser au cours de ces quatre années de travail psychothérapique, elle qui venait de très loin. Elle partait d'une situation de désastre total dans sa vie (vie familiale et vie relationnelle ravageuses, toxicomanie grave, instabilité destructrice, etc.). La question des pouvoirs et limites de l'action thérapeutique, dans son ensemble d'ailleurs, rappelons qu'elle a été conjointe entre les actions médicale, sociale et psychothérapique, cette question capitale est ainsi posée.

EN KIOSQUE



FRANÇOISE GUÉRIN

ON NOIE BIEN LES PETITS CHATS

● APARTÉ

● Roman
EYROLLES